LE MUSÉON

REVUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES
ET L'ATHÉNÉE ORIENTAL

TOME IV

JANVIER 1885

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE DE NAMUR, 22

~~1884~~
1885

LES NOMS PROPRES PERSO-AVESTIQUES

ET L'AGE DE LA LÉGENDE ZOROASTRIENNE

La question de la patrie et de l'époque de l'Avesta ainsi que de la civilisation avestique, question de la plus haute importance, a été, cette année-ci encore, soumise par le Dr Guil. Geiger (1), à un nouvel examen. Les opinions qu'il a développées par rapport à ce sujet, peuvent se réduire à deux thèses principales :

1° La patrie de la civilisation avestique est surtout l'Iran oriental, la contrée du Ssyr darja jusqu'aux frontières de la Médie et vers le sud, jusqu'aux déserts de la Gédrosie. 2° Cette civilisation est très-ancienne, et, bien qu'il soit inutile d'en vouloir déterminer l'époque certaine, elle est en tout cas, antérieure aux rois médo-perses. J'avoue que je regarde cette opinion comme fort probable et les preuves en sa faveur comme très convaincantes pour la plus grande partie, sans que l'on puisse nier que bien des points importants qui s'y rattachent, ne soient pas encore suffisamment éclaircis pour pouvoir servir comme des anneaux composants une chaîne de preuves évidentes. Mais en tout cas, la question a été rapprochée beaucoup de sa solution finale par ce travail. Laissant la continuation de la discussion qui s'y rattache à des hommes plus compétents, nous allons ici parler de quelques incidents de cette question et puis poser notre propre thèse.

Le Dr Geiger conteste, l. c. p. 379, que l'on puisse déduire de l'indication d'Hérodote, III 34, sur l'introduction du mariage entre parents chez les Perses par le roi Cambyse, comme on a voulu le faire, que l'Avesta ait été composé seulement après ce roi. Nous approuvons cela parfaitement et nous croyons aussi nous-même, que nous ne nous trouvons pas devant une indication proprement historique. Hérodote tâchait d'ex-

(1) « Patrie et Epoque de l'Avesta et de sa civilisation » dans les Abhdlgn. d. Kgl. Bayr. Akad. d. Wiss. 1884, p. 315-385.

pliquer le mieux possible cette habitude qu'il savait être de la plus haute antiquité, parce qu'elle semblait étrange aux Grecs. Il rattacha donc cette innovation prétendue au nom de Cambyse, parce qu'un fait de ce genre lui parut être conforme au caractère despotique et capricieux de ce prince. Peut-être aussi a-t-il tiré cette information de ceux à qui il devait ses autres renseignements sur Cambyse. Nous reconnaissons ici un procédé pareil à celui dont Xénophon use régulièrement dans la Cyropédie, quand il veut expliquer l'origine d'une habitude ou d'une institution des Perses qui était réellement ancienne ou qu'il croyait ancienne : il rattache tout à Cyrus, en disant : c'est Cyrus qui le premier a introduit telle ou telle chose chez les Perses, et encore aujourd'hui (ἔτι καὶ νῦν) les Perses l'ont retenue, tandis qu'en réalité, les choses sont tout-à-fait renversées et que les conditions de la vie des Perses du temps de Xénophon ont été simplement rapportées par lui au temps de Cyrus. Ainsi, p. ex. Xénophon attribue l'introduction des Satrapies à Cyrus, tandis que, comme tout le monde sait, c'est Darius qui les a créées. On comprend aisément pourquoi Hérodote ou la source où il a puisé n'attribue pas à Cyrus l'introduction de cette habitude qui paraissait abominable aux Grecs, bien que chez eux aussi les mariages entre frères et sœurs ne fussent pas trop rares : on craignait de rattacher à un roi qui, même avant le temps de Xénophon et Platon, était estimé chez les Grecs comme un prince orné de toutes les vertus, une institution qui aurait pu souiller le portrait brillant qu'on s'en faisait. La conjecture de Geiger que les Mages médiques connaissaient et vantaient, depuis la plus haute antiquité, le mariage entre parents, peut être considérée comme un fait basé sur les témoignages les plus sûrs de l'histoire. L'existence de cette habitude dans l'est de l'Iran ressort de Curt. Ruf. VIII, 8 : « Satrapes erat Sisimithres duobus ex sua matre filiis genitis, quippe apud eos parentibus stupro coire cum liberis fas est. » Le Lydien Xanthus, qui vécut et écrivit un peu plus tôt qu'Hérodote, atteste que cette habitude était en usage chez les Mages (Clém. Alex. Strom. III, p. 515 Pott.) (1) et d'accord

(1) On a contesté l'authenticité de ce renseignement et de la source à laquelle il semble puisé, c'est-à-dire des Μαγικά qu'on attribue ordinairement

avec lui Strabon XV, 734 : τούτοις (sc. τοῖς Μάγοις) δὲ καὶ μητράσι συνέρχεσθαι πάτριον νενόμισται ; ensuite nous lisons dans Diog. Laert. prooem. sg. 6 que c'était une ancienne habitude des Mages μητρὶ ἢ θυγατρὶ μίγνυσθαι. Cf. Catulle carm. XC. : « Nam magus ex matre et gnato gignatur oportet, si verast Persarum impia religio. » Plutarque, dans la biographie d'Artaxerxès 23, raconte que Parysatis avait donné au roi Artaxerxès son fils le conseil de prendre comme épouse légitime sa propre fille Atossa, en alléguant comme motif caractéristique de ne pas se préoccuper des opinions et habitudes des Grecs : Πέρσαις δὲ νόμον αὐτὸν ὑπὸ τοῦ θεοῦ καὶ δικαστὴν αἰσχρῶν καὶ καλῶν ἀποδεδειγμένον. (1) Chez Théodoret c. Graec. orat. 9 de legibus, cette habitude est expressément rattachée à la loi de Zoroastre. D'autres endroits qui prouvent l'existence du mariage entre parents chez les Perses sont p. ex. Ctés. Pers. 54, Minuc. Fel. Octav. 31, Agath. II, 24. On a donc toutes raisons de se rallier à l'opinion du Dr Rapp (2) que la coutume du mariage entre parents s'est transmise des Mages aux Perses et a été sanctionnée par l'autorité des premiers réunie à celle de leurs lois religieuses ; mais je ne puis être d'accord avec lui, quand il prétend que l'introduction de cette habitude chez les Perses a eu lieu sous Cambyse. A notre avis on n'en saurait déterminer l'époque avec certitude. Même on ne saurait tenir pour impossible que cette habitude ne fût commune à *toutes* les tribus de l'Iran dès la plus haute antiquité, et que par conséquent son introduction par les Mages chez les Perses était superflue. Il s'ensuit que dans aucun cas l'endroit cité d'Hérodote ne peut appuyer l'opinion que l'Avesta serait postérieur à Cambyse. Car comme on sait, dans l'Avesta, le mariage entre parents est recommandé comme une œuvre méritoire (3).

à ce logographe Lydien, cf. Mueller F. H. C. I, p. XXII et 44. Mais déjà Windischmann, Zor. Stud., p. 269, not. 2 et sq., a suffisamment démontré que cette opinion manque de preuves convaincantes.

(1) Nous lisons dans la même biographie l. c. que d'après quelques auteurs, parmi lesquels notamment Héraclide Cyméen, ce roi épousa encore une autre de ses filles, nommée Amestris.

(2) Dans son étude « Die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den griechischen und römischen Quellen, » Z. D. M. G. XX, p. 112.

(3) Cf. G. Geiger, « Ostiranische Cultur im Alterthum, » pag. 246, ff. Spiegel, E. Ak. 3, 678.

Il est généralement connu que les anciens Iraniens n'avaient ni temples ni autels ni images qui servaient à un but religieux. C'est ce que nous apprend l'Avesta d'accord avec les anciens auteurs. Or, nous trouvons dans le cinquième Yasht une description très détaillée de la déesse Anâhita, et de Harlez est d'avis qu'elle a été faite d'après une statue réellement existante de Anâhita (1). Geiger conteste cela l. c. p. 381, faisant d'abord remarquer que par les paroles de l'introduction « yâ hishtaiti » quae stat, cette opinion n'est pas suffisamment prouvée, ce que nous admettons parfaitement. Puis il énonce l'opinion opposée, à savoir que cette description si claire a été plutôt la cause, l'origine des statues de la déesse. Il est vrai, sans doute, que, comme dit M. Geiger, cette image doit d'abord exister dans l'imagination avant d'être exécutée d'une manière plastique, cependant il se peut tout aussi bien, à notre avis, qu'un peuple d'une civilisation primitive tâche de donner une représentation des idées qu'il a d'un être divin, plus tôt par une figure purement matérielle que par une image plus intellectuelle, c'est-à-dire qu'il crée dans ce but une idole, une œuvre de la technique et de la plastique, quelque petite qu'en soit la valeur artistique, plus tôt qu'il n'arrive à la poésie, à la description poétique. Ainsi p. ex. chez les Grecs les plus anciens essais primitifs de la représentation plastique de certaines divinités sont sans doute antérieurs aux essais du génie du peuple qui, par un langage poétique et relevé, tâchaient de représenter l'être de ces dieux, c'est-à-dire que les plus anciennes idoles de Héra p. ex. sont antérieures aux hymnes qui lui sont adressées, (le mot hymne pris dans son sens le plus étendu). Si l'on suppose que cette description de la déesse Anâhita qui contient des traits si frappants et une masse de détails réalistiques, n'a pas été copiée sur le modèle visible d'une statue réelle, on se trouve devant cette autre question : qu'est-ce qui a donné au poète l'idée d'une pareille description ou l'inspiration de cette représentation pour ainsi dire plastique? A cette question, je le crains bien, il manque chez Geiger une réponse satisfaisante quelconque,

(1) M. Justi est du même avis; cf. « Geschichte des alten Persiens » (Berlin)1879, p. 94. « La prière du sacrifice d'Anâhita donne une description de la déesse, empruntée sans doute aux statues des temples. »

mais la chose s'explique simplement, si l'on concède l'existence d'une statue et si l'on y reconnait, avec M. de Harlez, l'influence d'un usage nouveau importé de l'étranger et auparavant inconnu. Il n'y a pas le moindre doute que l'usage de vénérer les dieux par des statues n'ait été introduit chez les Iraniens par les Assyriens et Babyloniens, et précisément pour le génie en question nous en devons être d'autant moins étonnés qu'Anâhita est dans le Panthéon iranien la figure qui a revêtu le plus de traits étrangers d'origine sémitique. S'appuyant sur les renseignements de Bérose dans le livre III de son histoire chaldéenne (Clém. Alex. admonit. adv. gentes p. 43, ed. Sylburg) d'après lequel Artaxerxès Mnémon 404-361 A. C. le premier a érigé dans différentes villes des statues en l'honneur d'Aphrodite Anaïtis, tandis qu'auparavant les divinités n'avaient encore été représentées sous aucune forme, on a cru pouvoir déduire que le cinquième Yasht n'avait pu être composé avant l'époque d'Artaxerxès II. Mais l'introduction de cet usage se rapporterait, comme dit avec raison M. Geiger, seulement aux Perses; les mages médiques pouvaient déjà avoir vénéré Anâhita pendant des siècles, et il faut aussi considérer ensuite que Artaxerxès II érigea seulement des statues de cette déesse, mais n'introduisit pas son culte. A notre avis le temps de la rédaction du 5me Yasht ne peut donc être fixé par cette explication du témoignage historique en question. Que la vénération d'Anâhita date de plus haut c'est ce que semble indiquer Hérodote I, 131 où, d'après l'opinion générale(1), il est parlé de cette déesse, quoiqu'il la nomme Mithra; cette confusion de noms est très facile à comprendre, pour qui connaît le lien si intime entre le culte de Mithra et celui d'Anâhita dans l'ouest de l'Iran.

En appelant maintenant l'attention sur un passage d'Hérodote, à notre avis très remarquable, mais qui a été jusque maintenant, peu approfondi et apprécié, nous espérons rendre très probable le fait que les Perses déjà du temps des premiers Achéménides avaient des statues d'Anaïtis. Nous lisons donc VII, 69 que le roi Darius fit faire une statue d'or d'Artystoné, son épouse favorite, fille du grand Cyrus (cf. III, 88)... 'Αρτυστώνης, τῆς Κύρου θυγατρὸς, τὴν μάλιστα στέρξας

(1) V. Spiegel, l. c. 2, 58, not.

τῶν γυναικῶν Δαρεῖος εἰκὼ χρυσέην σφυρήλατον ἐποιήσατο. Il n'y a aucune raison qui permette de douter de l'exactitude de ce renseignement. Quelle était la raison-d'être de cette statue et quel était son but? Nulle part autant que nous sachions, on ne trouve dans les auteurs classiques une notice pareille relative aux statues chez les anciens Perses. Nous ne lisons nulle part, p. ex. que l'on élevait des statues aux rois dans un but de gloire ou d'honneur. Mais l'usage des statues qui avaient un but religieux, dérivait des Sémites, comme nous l'avons fait remarquer plus haut ; en général, l'usage des statues n'était pas dans les mœurs primitives et particulières des Aryens. Dans ce cas on penserait bien d'abord aux influences grecques, et d'autant plus, que, d'après l'avis de juges compétents, on trouve dans l'architecture vieux-perse des influences et des tendances de l'ancienne architecture ionienne (1). Si dans les restes fort rares de la plastique des anciens Perses on peut démontrer sûrement une influence semblable, c'est ce que j'ignore ; cependant ce fait pourrait être douteux. Si l'on admet cette influence, nous arriverions à la conclusion que Darius, à l'instar des Grecs, fit faire une sorte de statue de parade ou de statue de spectacle en l'honneur de son épouse et qu'il l'avait fait placer dans quelque palais. Cette statue aurait donné une expression plastique et monumentale à l'amour profond et à l'admiration de Darius pour Artystoné qui sans aucun doute occupait la première place dans le cœur du roi entre toutes ses femmes et qui du moins pour un certain temps, étant plus jeune et plus belle, fut même préférée à sa sœur Atossa. Il est peut-être permis de supposer encore que cette statue fut placée à un endroit où elle était également vue du peuple ; en sorte que les sujets eussent aussi l'occasion d'admirer la beauté d'Artystoné (2). Je crains qu'on ne taxe trop haut l'influence des mœurs et de l'art grec

(1) L'ouvrage de M. Dieulafoy « L'Art Antique de la Perse » vient de paraître ; je n'ai pas encore pu me le procurer jusqu'ici. Comme je l'ai vu dans une notice sommaire d'un journal philologique, M. D. défend avec assurance cette influence de l'art grec sur la Perse. — Cf. l'examen critique de M. Drouin relatif à cet ouvrage dans le *Muséon*, IV, n° 1, p. 106-113.

(2) On se rappelle ici le livre d'Esther I, 11 (Ahasverus donne ordre aux camériers) « d'amener la reine Vasthi devant le roi avec la couronne royale pour qu'il montrât sa beauté aux peuples et aux princes. »

sur la Perse et sur le goût artistique de Darius et qu'on ne considère pas assez la manière de penser de la nation perse et les usages perses. D'autres doutes semblent encore s'élever. Comme l'auteur malheureusement ne donne pas de détails sur l'origine de la statue, nous ne savons même pas, si elle était l'œuvre d'un artiste grec ou d'un perse. La première supposition nous obligerait à admettre que l'œuvre artistique fut faite après les expéditions de Darius contre la Grèce, peut-être par un artiste grec qui se trouvait parmi les Perses comme prisonnier de guerre. Cependant avant cela déjà les créations de la plastique grecque avaient pu trouver le chemin de Suse par l'intermédiaire des Lydiens ou directement même par les relations que la Perse, depuis Cyrus, avait avec les côtes occidentales grecques de l'Asie mineure. Il en est ainsi p. ex. du platane et de la vigne d'or que Pythios, fils d'Atys et probablement petit-fils de Crésus, donna à Darius, et qui étaient deux œuvres du célèbre Théodoros de Samos (Hér. VII, 27).

Toutefois si un artiste grec, tant soit peu célèbre seulement, eût été l'auteur de cette statue, Hérodote n'eut pas manqué de relever expressément ce fait comme il le fait dans le passage cité plus haut et I, 51 (1). A cause de cette particularité je ne tiens pas pour très probable cette explication que l'on ne saurait guère appuyer sur les paroles d'Hérodote, mais je me permets de proposer une autre manière d'expliquer ce fait remarquable. Je crois qu'Hérodote n'a pas compris le fin mot de l'histoire et qu'il nous a seulement communiqué le côté extérieur d'un usage perse dont il n'était pas instruit à fond. Je cherche dans la statue érigée en l'honneur d'Artystoné un motif d'un usage national et religieux. On sait que les rois des Perses étaient aux yeux de leurs sujets des demis-dieux et demandaient et recevaient une espèce de culte divin. Le dieu duquel ils dérivaient leur origine et qu'ils vénéraient comme dieu patronal spécial était Mithra (2). En se

(1) On parle ici de la statue que Crésus fit ériger en l'honneur d'une boulangère de Delphes pour lui prouver sa reconnaissance de ce qu'elle l'avait sauvé de la mort par le poison dont sa belle-mère le menaçait. Le motif de Darius était évidemment tout autre que celui de Crésus.

(2) Cf. Spiegel EAk. 3, 601. Xénophon aussi dans la Cyropédie attribue une génération divine à Cyrus IV, 1, 24. VII, 2,24. Dans bien des passages il nomme Ζεὺς πατρῷος que Cyrus invoque, p. ex. I, 6, 1. VII, 1, 1. A

basant sur l'étroite union du culte de Mithra et d'Anâhita dont il a été question plus haut, fait qui ressort surtout de la mention commune de ces deux divinités dans les inscriptions d'Artaxerxès II, Spiegel, l. c., a déduit l'opinion qui me paraît très probable que Anâhita était regardée comme mère de la race royale. D'après l'idée des Iraniens le grand roi était tenu pour l'image de Mithra, le Mithra terrestre et d'accord avec cela, sa principale épouse, la reine proprement dite, comme remplaçant Anâhita. Le couple royal, uni sur la terre, devait maintenir l'ordre et la justice et répandre d'abondantes bénédictions, de même que le couple divin des aïeux, Mithra et Anâhita, le faisaient au ciel.

La partie féminine de ce couple, Anâhita, était, comme nous le faisons remarquer plus haut, vénérée déjà par les Perses du temps de Darius, et à peu près cent ans plus tard, des statues lui furent dressées par Artaxerxès Mnémon. Nous avons de cela une tradition certaine, mais il est bien possible que l'usage de consacrer des statues à Anâhita se fût introduit peu à peu en Iran déjà avant l'époque indiquée par Bérose. Si l'on admet cette opinion pour le temps de Darius, on peut y joindre facilement une autre combinaison. Car je soupçonne que cette statue d'Artystoné érigée par ordre de Darius, était une imitation d'une statue d'Anâhita, c'est-à-dire que l'on rendit à la reine proprement dite (1) un honneur qu'on avait précédemment l'habitude de ne déférer qu'à l'aïeule céleste de la maison royale. Que l'on rendit à cette statue de la reine une espèce d'adoration, c'est ce qu'on ne saurait déterminer, mais une semblable relation entre ce point obscur et le culte d'Anâhita me paraît jeter le plus de jour sur cette question. Cependant je ne me cache point que l'autorité des sources gréco-romaines s'oppose plutôt à mon

côté paraissent souvent οἱ ἄλλοι (πάντες) θεοί, et VIII, 7. 3 est invoqué Ζεὺς πατρῷος à côté de Ἥλιος et πάντες θεοί. Il semble que Xénoph. distingue ici entre Mithra et le soleil, parce que par Z. π. il désigne plus probablement Mithra qu'Auramazda. Il ne cite qu'une fois son nom, dans la formule du serment νὴ τὸν Μίθρην. — Οἱ πάντες ou ἄλλοι θεοὶ dont Xén. parle souvent, sont, à notre avis, les mêmes que les « dieux de tribus » (vithibis bagaibis) invoqués par Darius dans une inscription H. 14, 22 à côté d'Auramazda. Je suppose que Darius y renferma Mithra, sans le nommer spécialement.

(1) D'après Dinon fr. 17 (F. H. G. II, 92 ed. C. Mueller) la προσκύνησις fut rendue à la reine par les παλλακίδες sur l'ordre du roi.

assertion qu'elle ne lui est favorable. Conf. Hérod. I, 131, Din. frag. 9. θύειν ἐν ὑπαίθρῳ τούτους (sc. τοὺς Πέρσας καὶ τοὺς Μήδους καὶ τοὺς μάγους) ὁ Δείνων λέγει, θεῶν ἀγάλματα μόνα τὸ πῦρ καὶ τὸ ὕδωρ νομίζοντας d'accord entièrement avec Bérose l. c. πρῶτον μὲν πῦρ τι καὶ ὕδωρ ὡς φιλόσοφοι... μετὰ δὲ πολλὰς μέντοι ὕστερον περιόδους ἐτῶν ἀνθρωποειδῆ ἀγάλματα σέβειν κτλ., ensuite Cic. de legg. II, 10, 26, de rep. III, 9, 14.

Enfin Strabon XV, p. 732[c] confirme les renseignements sur le culte perse des dieux sans temples et autels, en y ajoutant qu'il en était de même chez les Mèdes, les Parétacènes, les Élymiens, Susiens et autres, et il nous apprend plus loin que chez les Cappadociens il y eut beaucoup de mages, appelés aussi πύραιθοι; qu'en outre : πολλὰ δὲ καὶ τῶν Περσικῶν θεῶν ἱερά; et... ταὐτὰ δ'ἐν τοῖς τῆς 'Αναΐτιδος καὶ τοῦ 'Ωμανοῦ ἱεροῖς νενόμισται· τούτων δὲ καὶ σηκοί εἰσι, καὶ ξόανον τοῦ 'Ωμανοῦ πομπεύει. Par conséquent, Strabon nous assure, par sa propre vue, que les Cappadociens avaient des images sculptées d'Omanos-Vohuman, génie du caractère iranien le plus pur; malheureusement, il ne dit pas quand, chez les Perses, les statues en l'honneur de chacune des divinités furent mises en usage. Je conclus cette dissertation par le vœu qu'on examine mon hypothèse avec équité, et je ne regretterais nullement qu'elle pût être remplacée par une meilleure.

Abordons maintenant notre tâche particulière en examinant de plus près un certain nombre de noms vieux-persans de personnes, qui nous ont été conservés par les anciens auteurs, à savoir ceux qui sont identiques avec les noms de personnages célèbres de l'Avesta ou qui leur ressemblent fortement.

Au premier rang se trouve le nom de 'Υστάσπης = Vishtâspa. Geiger fait remarquer vers la fin de sa dissertation que la question tant débattue, si le Vishtâspa de l'Avesta, le pieux roi et fauteur de Zarathushtra, est, ou non identique avec le père de même nom du roi Darius, doit être traitée comme un nouveau sujet de discussion, et il déclare que, à son point de vue, le Vishtâspa de l'Avesta n'a rien absolument de commun avec l'Hystaspès historique si ce n'est le nom qu'il aura pu partager avec tant d'autres Iraniens. Récemment l'hypothèse de l'identité de ces deux personnages a trouvé un défenseur dans M. le D[r] *Victor Floigl* qui dans

son écrit « Cyrus und Herodot » (Leipzig 1881), riche en toutes sortes d'hypothèses ingénieuses, mais aussi précipitées et hardies, cherche à prouver d'après l'exemple de M. *Roeth*, que l'Achéménide Hystaspès est identique avec le Vishtâspa de l'Avesta quant au nom, au lieu et au temps (l. c. p. 15). Le Dr Floigl s'imagine avoir prouvé réellement que Zoroastre naquit en 599 A. C., qu'il a commencé la prédication de sa doctrine en 559 et qu'il mourut en 522. Il est superflu de démontrer les données erronées, par lesquelles M. Fl. arrive à de pareils résultats, puisque cela a été fait suffisamment par d'autres(1). Qu'il me soit permis de ne citer brièvement que quelques points saillants pour caractériser sa méthode. Il adopte, sans réserve aucune, la supposition tout-à-fait sans fondement de M. Oppert, d'après laquelle l'*Avesta* et son *commentaire* ainsi que la *prière* (zand) et la *Translation* seraient cités dans l'inscription de Béhistan, et construit là-dessus cette thèse qu'il y a eu une différence de religion entre Cyrus et Cambyse d'un côté et Darius, « le trop zélé zoroastrien nouvellement converti » de l'autre côté. Aussi peu tenable est son hypothèse quant à une *secundogenitur* (2) achéménide en Hyrkanie à la petite cour d'Hystaspès où, selon son avis, Zoroastre aurait annoncé tout d'abord sa doctrine. Pour déterminer l'époque de la vie de Zoroastre, M. Fl. met entièrement de côté les renseignements occidentaux et se sert uniquement de ceux que fournit l'Orient, en cherchant à leur donner, non sans user de violence, l'harmonie désirée. Par l'examen de la question de l'époque et de la patrie de Zoroastre, fait d'une manière approfondie par Spiegel EAlt. 1,672 etc., qui épuise son sujet, il ressort comme indubitable que ni les renseignements venus de l'Occident ni ceux de l'Orient ne sont assez précis pour pouvoir répondre à cette question avec tant soit peu de probabilité. Cependant d'après les témoignages unanimes de toutes les sources grecques il est sûr que les Grecs plaçaient l'époque de Zoroastre bien avant le temps historique. Pour eux Zoroastre est un homme des temps les plus reculés, un personnage d'une tradition plusieurs fois sécu-

(1) Cf. la critique de l'écrit de M. Floigl par M. Evers dans les « Mittheilungen aus der historischen Litteratur » de Berlin, X, p. 118 et 119.

(2) Cela veut dire droit ou plutôt principauté de cadet.

laire. En face de ce fait il serait enfin temps d'éloigner pour toujours du rang des hypothèses discutables l'idée que Zoroastre eut été contemporain de Cyrus. Spiegel, l. c., fait remarquer que déjà Agathias (1) montre cette confusion de Vishtâspa = Gushtâsp avec l'Hystaspès historique, mais il est à remarquer que Agathias s'exprime avec précaution et d'une façon douteuse. Chez Ammianus Marcellinus XXIII, 6, 32, 33 cette confusion n'est pas douteuse; il appelle Hystaspès *rex prudentissimus*, *Darei pater*. Il connaissait déjà la légende orientale de Zoroastre, peut-être dans une version un peu différente de celle de l'Avesta (2). Du reste les renseignements de cet auteur sur les choses de l'ancienne Perse, sur lequel s'appuie surtout M. Floigl, éveillent des doutes sérieux, quand on lit ses indications très confuses sur les associés conspirateurs et l'avènement au trône de Darius ibid. 36 : Ex hoc magorum semine septem post mortem Cambysis regnum inisse Persidos antiqui memorant libri, docentes eos Darei factione oppressos imperitandi initium equino hinnitu sortiti. » Cette confusion du Vishtâspa mythique avec l'Hystaspès historique a son origine tout d'abord dans l'identité du nom, ainsi que dans la circonstance que parmi tous les personnages historiques de ce nom, connus des Occidentaux, le père de Darius était le plus en renom. Peut-être aussi, par un malentendu relatif à la destruction de l'influence politique des Mages accomplie par Darius, les auteurs postérieurs se sont formé l'opinion erronée qu'il s'était introduit sous Darius un changement important dans la situation religieuse des Perses. Ce que Hérodote nous apprend sur Hystaspès (I, 209, III, 70, V, 83, VII, 224), est facile à combiner avec les assertions contenues dans les inscriptions de Darius; d'après celles-ci il était en fonction comme général de son fils en Parthie et en Hyrcanie et il y

(1) Agath. ed. Bonn. II, 24. Πέρσαι δὲ αὐτὸν (sc. Ζωρόαστρον) οἱ νῦν Ὑστάσπεω, οὕτω δή τι ἁπλῶς, φασὶ γεγονέναι, ὡς λίαν ἀμφιγνοεῖσθαι καὶ οὐκ εἶναι μαθεῖν, πότερον Δαρείου πατήρ, εἴτε καὶ ἄλλος οὗτος ὑπῆρχεν Ὑστάσπης.

(2) L'indication donnée par Ammien relativement à Hystaspès n'est pas d'accord avec l'Avesta (a). — Or ce livre étant réputé parole de Dieu, ni Zoroastre ni Hystaspès ne purent y faire des additions puisées d'ailleurs.

(a) Magiam... divinorum incorruptissimum cultum, cujus scientiae saeculis priscis multa ex Chaldaeorum arcanis Bactrianus addidit Zoroastres, deinde Hystaspes, rex prudentissimus, Darei pater.

vainquit les rebelles. Qu'il ait joué aussi un rôle en Bactriane c'est tout-à-fait incertain. Le nom (1) d'Hystaspès paraît avoir été très fréquent chez les Iraniens comme cela ressort des traditions. Nous trouvons dans Hérodote VII, 64, un fils de Darius et d'Atossa appelé Hystaspès qui dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce commandait les Bactriens et les Sakes. On voit que dans ce cas le petit fils portait le même nom que le grand père d'après l'usage iranien et en général indo-germanique. Un autre Hystaspès était fils de Xerxès et avait la satrapie de Bactriane d'après Diod. XI, 69. Peut-être celui-ci est-il identique avec l'Hystaspès cité dans Thucydide, I, 115 (cf. III, 31) comme père de Pisouthnès, général de Sardes au temps de la guerre de Péloponnèse (cf. aussi Ctés. Pers. 52, éd. Baehr). Cependant il se peut aussi bien que cet homme ne fut pas allié à la maison royale. On trouve ensuite, dans la Cyropédie de Xénophon, un ami intime de Cyrus appelé ainsi, mais quant à ce Hystaspès nous manquons de toute notion plus précise et de toute autre mention. Je le tiens, comme presque tous les autres membres de *la Table-Ronde* de Cyrus, pour un de ces personnages inventés librement par l'auteur auxquels il donnait des noms en usage chez les Perses. Ses connaissances et ses relations personnelles avec les Perses dans l'armée de Cyrus-le-jeune lui donnaient toute facilité de les trouver. A-t-il su quelque chose de certain sur le père du roi Darius ou pensa-t-il à un autre Perse célèbre du nom d'Hystaspès, lorsqu'il donna ce nom à cette figure? Je ne saurais le dire. On trouve un Bactrien Hystaspès qui vivait du temps du roi Darius Codoman (Arrian. An. VII, 6, 5). Cela me paraît digne de remarque que parmi les personnages énumérés jusqu'ici et qui avaient nom Hystaspès, trois ont eu des relations étroites avec la Bactriane; car deux étaient des princes de la famille royale et satrapes de cette province, le

(1) Le nom contient, dans sa deuxième partie, le mot *cheval*, *aspa*; l'étymologie de la première partie est obscure. Fick y trouve le part. p. de *vid*, *trouver*, *acquérir* = scr. *vitta*, et il compare à cause de cela véd. *védad-asvi*, i. e. descendant de Vidad-asva = asva-vid, equos nanciscens, cf. Κτήσ-ιππος. Kossowicz reconnaît dans *vista* le part. de *vid savoir* et explique « ayant des chevaux célèbres » cf. Κλύτ-ιππος. Mais de *vid* on peut seulement dériver un participe *vista*, mais nullement *vishta* qui doit dériver d'une racine *vish*. La signification de ce nom est donc obscure.

troisième était un gentilhomme de cette contrée. Si l'on se souvient que d'après la légende de Zoroastre telle qu'elle est racontée dans l'Avesta, le roi Vishtâspa régna en Bactriane et que Zoroastre y développa d'abord son action comme prophète, on est presque porté à soupçonner une certaine relation entre le nom d'Hystaspès et la Bactriane, mais d'un autre côté on trouve bien des raisons qui nous font voir un simple hasard dans cette liaison. Car les deux Achéménides auxquels on avait donné le gouvernement de cette province, portèrent ce nom en imitation de leur ancêtre, et celui-là même n'avait aucune liaison particulière avec la Bactriane pour autant que nous sachions. Ensuite c'est un témoignage important que l'Hystaspès de la tradition connue de Charès de Mytilène (Athen. XIII, p. 575) qui répond à Vishtâspa de la légende de Zoroastre, régna en Médie (ἐκυρίευσε δὲ ὁ μὲν Ὑστάσπης Μηδίας καὶ τῆς ὑποκάτω χώρας). C'est une déviation importante de la légende de Zoroastre, de laquelle du reste nous ne savons pas encore sûrement si elle s'harmonisait entièrement avec l'Avesta, parce qu'elle n'est touchée que très-superficiellement dans ce livre. Aussi Lactant. Inst. VII, 16, dit expressément : « Hystaspes quoque, qui fuit Medorum rex antiquissimus » i. e. qu'il aurait vécu avant la fondation de Rome. C'est à ce Hystaspès qu'on attribuait les *oracula Hystaspis* souvent cités dans les premiers siècles après J. C. Cf. Windischmann, Zoroastrische Studien (1863) p. 293, not. 2. Il est très possible qu'Agathias, dans le passage cité plus haut, fait allusion à celui-là en disant : εἴτε καὶ ἄλλος.

De cela il ressort que le nom d'Hystaspès, quelle que soit sa signification, ne contient évidemment aucune désignation religieuse et qu'il était souvent en usage dans tout l'Iran.

Les noms qui suivent sont de nature à témoigner de l'antiquité relativement très grande de la légende de Zoroastre, si on la considère dans son entier. L'épouse de Vishtâspa est appelée dans l'Avesta *Hutaosa;* elle y est célébrée comme une femme pieuse et l'un des premiers disciples de Zarathushtra. Yt. 9,26; 13,139; 15,35; 17,46. Ce nom était aussi en usage chez les Perses et dans la bouche des Grecs il se changea en Ἄτοσσα (1). Ce nom était aussi porté

(1) Sur l'étymologie de ce nom v. mon étude « Die Perser des Aeschy-

par la fille bien-connue de Cyrus, sœur et épouse de Cambysès, plus tard épouse de Darius; ensuite par la fille d'Artaxerxès II citée plus haut, et par la sœur d'un certain Cambysès qui d'après Diodore XXXI, 19 fut la mère de la dynastie cappadocienne, mais qui n'est pas mentionnée ailleurs. Il est remarquable qu'une femme de la famille des Achéménides portât le même nom que l'épouse de Vishtâspa d'après la légende de Zoroastre. — Un des premiers disciples de Zarathushtra était ensuite *Dschâmâspa*, ministre du roi Vishtâspa et père de Hvôvi, femme de Zoroastre. Le même nom dans la forme féminine fut portée d'après Ctés., Pers. 44, par l'épouse d'Artaxerxès I, mère de son seul fils légitime Xerxès, Δαμασπία (1) = Dschâmâspî, comme Hvôva (Hvôgva) : *Hvôvi*. Donc une femme de la famille des Achéménides, à peu près vers la moitié du 5[me] siècle a. J. Ch., avait le même nom que le beau père de Zoroastre d'après la légende. — Parmi les fils nombreux de Vishtâspa, l'un fut appelé d'après Yt. 13,103 *Piskyaothna* (2). = Πισσούθνης, aussi fils d'un Hystaspès d'après Thuc., Πισούθνης chez Ctésias. L'identité de ces deux formes du nom a été prouvée d'abord par Justi. Ce savant a aussi fait remarquer la coïncidence fortuite de noms du père et du fils. — D'après le témoignage de Ctésias, Σπιτάμης ou Σπιταμᾶς était 1° le nom d'un Mède, époux d'Amytis que Cyrus fit tuer, 2° celui d'un Perse; et le mage qui joua le rôle du Pseudo-Smerdis est

lus » etc. Erlangen 1877, p. 75-77. La découverte de l'identité de ces deux formes du nom est due à Spiegel. Justi aussi la reconnaît (Gesch. d. a. P. 36) et il y ajoute la comparaison Πρηξάσπης = Pourushaspa, nom du père de Zarathushtra dans l'Avesta. Quelque vraisemblable que semble à première vue cette comparaison, je ne puis pourtant pas la croire juste.

(1) Plus tard ce nom se retrouve encore dans la transcription grecque Ζαμάσπης (Zâmâsp) dans Syncellus comme nom d'un roi des Parthes, et dans la forme Ζαμάσφης dans Théophan. chron. Les palatales de la langue iranienne *tsch* et *dsch* sont rendues dans la transcription grecque des noms perses tantôt par les dentales τ et δ, tantôt par la sifflante σ, p. ex. Τείσπης = Tschaïspis. Ἀσπαθίνης = Aspatschanâ; de la même manière, δαμα = Dschâma, et par contre Μεγα-σίδρης = *baga-tschitra*; Καμβύσης = *Kambudschiya*. Une transcription plus exacte demanderait τσ et δσ dont on trouve un exemple dans Βατσιγράβαν, chez Isidor. Charac. (ὅ ἐστι τελώνιον) pour le vieux-perse *bâdschigrabana*.

(2) La forme grecque semble démontrer que la var. *Pasky*. est la moins bonne. Le nom provient de ? + *skyaothna fait, action*; cf. Asha — et Huskyaothna, n. pr. dans l'Avesta.

appelé par Ctésias Σφενδαδάτης, bien que ce nom s'éloigne du témoignage historique et de même aussi peut-être la tradition de cet auteur relative à Spitamès; cela ne nuit pas à la vraisemblance et l'importance du nom même. Nous trouvons dans l'Avesta deux personnages célèbres de ce nom, Spitama (1) (Spitâma n'en diffère que par l'orthographe), c'est le surnom de Zarathushtra, très fréquent dans l'Avesta, et parmi ses prédécesseurs le Boundehesh mentionne un Spetamân (néopers. Espimân), en outre un Spitar-asp. Dans Spetamân, d'un ancien Spetamana, je vois une formation ultérieure et patronymique du nom primitif Spitama, et je retrouve ce nom dans la transcription grecque Σπιταμένης, i. e. descendant de Spitama. Ce nom fut porté par un général des Sogdiens, Arr. An. III, 28, 10, et par un Bactrien, beau-père de Séleucos VII, 4, 6. Rencontrant ce nom à une époque si tardive Spiegel, et selon nous avec raison, EAlt, 2,545, not. 1, y trouve l'indication que ces deux Spitamenès descendirent de la race de Zarathushtra. Mais on peut aussi expliquer la seconde partie de ce nom = *mananh*, vieux-perse *manah*, gr. μένος, alors la signification de ce nom serait : « ayant une façon pure (sainte) de penser » cf. Δικαιο — et Ἰθαιμένης. L'un des fils de Spitama s'appellait d'après Ctésias Σπιτάκης (— ας) = *spita-ka*, nom formé de la même racine avec le suffixe hypocoristique *ka* (*aka*). Aussi dans Arr. An. V, 18, 2 Σπιτάκης reparaît comme nom d'un nomarque *indien* sous Poros. Si le nom est iranien, cet homme provenait probablement de l'Est de l'Iran, mais peut-être sous cette forme se cache un nom indien, à savoir *Çvetaka*, *Çvetika*, cf. Çvetaki, Çveta, dérivé de la même racine *çvit*, *être blanc*. D'autres noms propres, dérivés de cette même racine, sont, dans l'Avesta, *Spiti*, Ysht 13, 121, et *Spity-ura*, Ysht 19,46 qui avec Dahâka scia en morceaux *Yima* (ce qui d'après Justi et Fick signifie « à la poitrine blanche »). Un autre dérivé de la racine est *spith-ra* = scr. çvitra qui se retrouve dans le nom sus-mentionné *Spitar-asp*, albos (sacros) equos possidens; cf. scr. Çvetâçva

(1) Le nom est formé de *Spita* avec le suffixe *ma* qui souvent a une signification de superlatif. Cette racine, skr. *çvit* « être blanc, briller » est vieux iranien *spid*, et *spiti* et *spaêta* en dérivent. On explique *Spitama* tantôt d'une manière appellative, « très pur, très saint, sanctissimus, très excellent, » tantôt comme nom patronymique « le Spitamide Zar. »=le descendant de Spita.



et Çvetâçvatara, ensuite dans Σπιθρα-δάτης = *spithra-dâta* « donné en cadeau par Spithra » i. e. le pur (?), dans lequel il faut peut-être retrouver un surnom d'Auramazda, ou l'expliquer ainsi : *créé comme un pur*. D'après l'opinion d'Oppert le nom voudrait dire « *donné par le ciel* » de *spithra* = ? persan *sipihr*. Spithradates, sous-chef d'armée de Pharnabaze, est mentionné par Xen. An. VI, 5, 7, Plut. Lys. 24, Ages. 8, 11. Il s'en trouve un autre, satrape de la Lydie et de l'Ionie, général de Darius Codoman, dans Arrien I, 12, 8. Plut. Alex. 16, 50. Le dernier a, dans Diodore XVII, 19, 20 le nom différent Σπιθροβάτης (ὁ τῆς Ἰωνίας σατράπης, γένει μὲν ὢν Πέρσης, Δαρείου δὲ τοῦ βασιλέως γαμβρός). D'accord avec la théorie établie par M. Fick (1), je vois en cela un nom de flatterie (Kosename) comme on dit, lequel, à l'instar de Σπιθρα-δάτης (2) a été formé par une ampliation vocalique du suffixe *vat* devenu *vata*, remplaçant un nom entier avec *spithra* pour premier membre. Il est impossible de supposer que le nom Spitamès qui se rencontre à une époque si intéressante de l'histoire médo-perse, n'ait été que par hasard, identique avec le surnom ou nom de famille de Zarathushtra qu'on trouve dans l'Avesta. L'idée d'une connexion connue, d'une dépendance directe des noms des personnages historiques avec ceux des mythes se présente plutôt à nous comme presque irrécusable. L'autre nom Σφενδα-δάτης a été déjà reconnu par Justi et Bréal (3) comme identique avec *Speñto-dâta* = *Isfendiar* du Shahnâmeh. Ainsi est appelé un fils de *Vishtâspa* Ysht. 13, 103, 24, 25 qui tua Aredschaṭaspa et qui perdit la vie, d'après Firdûsi, dans une bataille livrée à Roustem. Le nom signifie « don du saint i. e. d'Ormuzd » ou « créé saint. » C'est un fait d'une importance capitale que ce nom fut porté par un *Mage*.

(1) Dans son livre : « Die griechischen Personennamen » Goettingue 1874, p. XVII sq. et LXIV.

(2) La variante Σπιθρι-δάτης se lit par exemple dans Xen. Hell. IV, 1, 4, 14; analogue à cela on trouve Μιθρι-δάτης, orthographe ordinaire de ce nom à côté de l'orthographe plus exacte Μιθραδάτης « don de Mithra. » — Je soupçonne dans la terminaison en *i*, au lieu de *a*, une transcription inexacte de la prononciation plus récente et plus sourde du pers. a = e, sous l'influence de r.

(3) V. Justi, « Handbuch » s. h. v. Mich. Bréal, De Persicis nominibus apud scriptores Graecos, pag. 17, 28. Paris 1863.

Cela prouve l'union intime des mages médiques avec la légende et la doctrine de Zoroastre au temps de Cambyse et de Darius.

Arrêtons-nous ici pour considérer les résultats à tirer de la concordance des noms indiqués. On ne pourra pas facilement faire prévaloir la thèse, que le pur hasard est la cause de ces concordances remarquables : ce ne serait pas une explication suffisante. Ces noms, il est vrai, ont en partie des analogies dans les noms anciens hindous, mais quelques-uns ont un charactère avestique bien prononcé, ou, si l'on aime mieux, zoroastrique, p. ex. Speñtodâta. Et quand même ils proviendraient tous de l'époque aryaque, c'est-à-dire s'ils étaient la propriété commune des Hindous et des Iraniens, ce serait cependant un hasard très singulier que de trouver justement les mêmes noms chez les personnages remarquables de la légende avestique et chez quelques-uns des membres de la famille des Achéménides. Les Perses avaient, comme il est prouvé par ceux en grand nombre qui nous ont été transmis, un trésor très riche de noms. Comment se faisait-il donc que ces femmes fussent appelées précisément Atossa et Damaspia, que ce père et ce fils fussent appelés justement Hystaspès et Pissouthnès, tandis que parmi tant de noms convenables il y avait un ample choix à faire? Le plus grand nombre des noms perses qui nous ont été conservés par les anciens, ne se rencontrent *point* dans l'Avesta. A mon avis on ne peut expliquer cela suffisamment en disant que la plus grande partie de l'Avesta est perdue. Il faut préférablement reconnaître que, malgré la parenté des races aryaques et malgré le nombre de noms appartenant aux temps aryaques que les tribus iraniennes avaient conservés, des différences notables s'étaient formées entre ces classes d'appellatifs et qu'elles imprimèrent à beaucoup de noms le caractère individuel de telle ou telle race, de telle ou telle contrée. La preuve s'en trouve p. ex. dans les noms de personnes très richement développés qui contiennent dans le premier membre le nom du génie Mithra, chez les Perses au temps des Achéménides, tandis que l'Avesta n'en renferme pas un seul, bien que, chez les Hindous aussi, le même mot (mitra = amicus) s'employait dans le sens appellatif pour la formation de bien des noms. A notre avis, entre ces deux genres de noms il se trouve *une rela-*

tion dont on avait conscience, une corrélation certaine, c'est-à-dire : ou les noms des personnages mythiques consignés dans l'Avesta proviennent des noms historiques, que nous trouvons chez les classiques, ou vice-versa. D'après notre opinion déjà mentionnée ci-dessus sur l'époque de l'Avesta, il ne peut y avoir de doute sur celle de ces deux possibilités que nous adoptons. Nous sommes fortement convaincu que l'Avesta quant à ses principales parties, a été fait dans un temps antérieur à la période des rois médiques et perses, soit dans telle ou telle autre contrée de l'Iran, sans nier toutefois que certaines parties ont été ajoutées plus tard au fond ancien à des époques diverses et pour des causes diverses. Nous ne rejeterons donc pas l'opinion que quelques additions à l'Avesta primitif datent de l'époque des Achéménides, si l'on peut prouver ce fait par des arguments suffisants extérieurs ou intérieurs. Mais jusqu'aujourd'hui peu de choses ont été établies comme certaines quant à ce point. Or si l'on suppose, que les noms de l'Avesta, et en particulier ceux de la légende de Zarathushtra ont été choisis par les rédacteurs de ce livre en raison des personnages historiques appelés de même et par amour pour elles, il s'en suivrait 1) que la légende de Zarathushtra a été rédigée ou du moins écrite plus tard que l'époque de ces personnes, c'est-à-dire aux temps d'Artaxerxès I (465-424) à peu près.

2) Que les rédacteurs théologiens de cette partie de l'Avesta montraient une disposition très favorable pour la maison royale des Achéménides, en faisant à plusieurs de ses membres le grand honneur de donner leurs noms à ces hommes et femmes illustres que la tradition sacrée a mis en contact avec la vie de Zarathushtra. Cette dernière supposition est surtout invraisemblable au plus haut degré, parce que partout les prêtres zoroastriens — car tels sont sans doute les rédacteurs de l'Avesta, — semblent avoir pris au contraire une position très réservée, on dirait presque hostile vis-à-vis de la haute royauté iranienne, ce que M. Spiegel fait souvent ressortir. Nulle part dans tout l'Avesta il ne se trouve une indication certaine relative à l'empire terrestre d'un roi mède ou médo-perse, aux états politiques du temps médo-perse, aux faits déterminés de l'ancienne histoire iranienne. C'est en vain que nous y cherchons le nom d'un seul roi historique. La raison de ce « altum silentium » dont

s'entourèrent les auteurs de l'Avesta vis-à-vis du pouvoir royal iranien, ne peut avoir été autre que l'antipathie des prêtres zarathushtriens à l'égard du pouvoir séculier avec lequel les luttes n'auront pas été rares (1), et bien aussi même la diversité nationale des mages et des Perses, à moins qu'on ne soit d'avance d'avis que l'Avesta tout entier tel que nous le connaissons, ait été un ouvrage d'une seule composition et appartienne à un temps beaucoup plus reculé que le commencement de l'époque médo-perse. Appuyé sur ces raisons je renonce entièrement à chercher dans cette supposition l'explication de la question débattue. Par contre la chose s'explique simplement et facilement, si l'on prend la voie opposée, c'est-à-dire si l'on suppose que le choix de ces noms est dû à la connaissance des Perses de la légende de Zarathushtra et d'autres parties que nous trouvons dans l'Avesta. Nous tirons donc de ces faits la conclusion que les Perses du cinquième siècle en étaient déjà venus à la connaissance du Zoroastrisme, des traditions et doctrines zoroastriennes, quand même cette connaissance n'eût été étendue que jusqu'à un certain degré, et cela par l'intermédiaire des mages médiques, comme il est vraisemblable. Quand même bien des détails nous manquent pour faire paraître Cyrus ou Darius comme mazdéens parfaits, ils subirent assez cependant, à notre avis, l'influence de la nouvelle religion mazdéenne qui commençait à se répandre en Perse, pour que tels noms pussent facilement se rattacher à la tradition sacrée. Il se faisait donc en ce temps-là, que des Perses et entre autres la famille royale, choisissaient leurs parrains dans le cercle des personnages de la légende zoroastrienne et mettaient les enfants nouveau-nés sous leur protection tout comme chez toutes les nations chrétiennes on aime particulièrement à donner aux enfants les noms des personnes célèbres de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament ou de la légende sacrée.

(A continuer.) Dr Ph. Keiper.

(1) V. Spiegel. EAlt. 3,605.

LES NOMS PROPRES PERSO-AVESTIQUES

ET L'AGE DE LA LÉGENDE ZOROASTRIENNE.

(Suite).

Je parlerai brièvement plus loin de la confession religieuse de Darius et de la religion des Perses sous ce roi et ses successeurs. Dans ce qui suit je veux encore examiner un certain nombre de noms propres vieux-perses qui, en partie, sont tout à fait semblables à des noms avestiques, en partie, expriment des idées qui montrent certaines relations intimes avec le cercle des idées religieuses ou morales de l'Avesta. Ce qui distingue les noms de cette classe-ci de ceux de la première, c'est qu'on n'en trouve pas qui appartiennent à des hommes célèbres de la légende sacrée. Il y en a parmi eux beaucoup de fort peu connus, la plupart ne sont mentionnés qu'en un seul endroit de l'Avesta. A côté de ceux-là je place aussi quelques noms importants pour la *légende éranienne des temps historiques* dont la mention dans l'Avesta et dans le livre des Rois est constatée par les auteurs classiques. D'après la remarque très juste de Bréal, dans aucun des noms vieux-perses qui nous soient connus, nous ne rencontrons d'allusion aux *Amesha-speñtas*. Dans 'Αρτα-σύρας seul, nom : *a)* d'un Perse, Ctés. 50, — *b)* d'un favori d'Artaxerxès II, Plut. Artax. 12-14, — satrape de l'Hyrcanie qui rejeta plus tard Artaxerxès, Nicol. Damasc. fr. 66 (F. H. G. ed. C. Mueller III, 406) on peut en soupçonner une. Car, ou nous nous trouvons ici en présence d'un *composé Dvandva* (1) : areta+sûra, « sublime et fort, » termes qui rappellent l'épithète constante d'Anâhita : ardvî *sûra*=*alta* et *valida* vel *sancta*; ou d'un composé déterminatif avec av. *sûra* (dans gao-sûra, sûir-ya, cf. saora) « *hallebarde*, *lance*, » donc : *portant une longue lance*, nom

(1) De même aussi, d'après Fick, dans le scyth. 'Αρτη-ουαχος, renversé de Vańhu-arshya i. e. bonus et sincerus, Yt. 13, 108.

guerrier. *Sûrôyazata* Yt. 13, 118 « le fort Ized » ne peut guère être regardé comme n. pr. Xénophon An. VII, 8, 9 cite un Perse nommé 'Ασι-δάτης et un autre 'Ασια-δάτης, Cyr. VI, 3, 32. Ici on se trouve devant une légère variante de copiste, ou, comme je crois, devant deux noms d'une affinité très grande, mais différents. 'Ασι-δάτης me paraît=Ashidâta « cadeau de la Pureté, » du génie de la pureté, Ashivañuhi, — et 'Ασια-δάτης « cadeau d'Ashya » ; car Ashya, purus, est l'épithète du génie Sraosha.

Dans le Yt. 13, adressé aux Fravashis, nous lisons les noms de huit fils de Vishtâspa, qui tous sont composés du mot qui signifie le feu sacré, zd. *âtare* (1) et parmi lesquels il en est deux que les anciens disent être des noms de Perses : *Atare-pâta*='Ατροπάτης, « ab Igne custoditus, protégé du feu, » — à moins que la forme grecque ne soit la transcription de âthrôpaiti, ignis (g.) tutor, puis *Atare-dâta*='Ατρα-δάτης « don du feu (de la divinité du feu). » *Atropates* était satrape de la Médie (Diod. Sic. XVIII, 3. Arr. An. III, 8, 4, etc. Strab. 523). Ce nom est surtout de haute importance parce que, d'après Spiegel EAk. 2, 517 ; 3, 29, il avait la valeur de titre princier en Médie, pays qui appartenait peut-être à l'*état sacerdotal* : c'est de cet Atropates, dit-on, que la province d'Atropatène (aujourd'hui Azerbaidschan) a reçu son nom. *Atradates* est le nom du père de Cyrus d'après la version de la légende de ce prince conservée chez Nicol. Dam. fr. 66. Il est à remarquer ici que ce fait indique, à ce qu'il me semble, la trace d'un élément hiératique s'étant glissé dans la légende de Cyrus. Le nom de *Gavayan* Yt. 13, 96 ne doit pas être tiré du zd. gao, gava, vache, mais d'une racine gu, gav « esse, existere, nasci » qui ressort encore du sct gô-tra, genus, proles, armén. go-l-ow « esse, φῦναι, » ainsi que de la terminaison-gva des noms de famille éraniens et hindous, p.ex. scr. nava-daça-gva, zd. Hvô-(g)-va et qui se cache peut-être aussi dans le nom des Σαττα-γύ-δαι= vieux perse Thata-gu-sh (2). Sans aucun doute aussi

(1) *Atrina*, nom d'un rebelle en Susiane, dérive aussi du zd. âtars, ignis, Spiegel Altp. Keil. p. 203.

(2) Fick, Vgld. Wtbch. d. indogerm. Spr. I, 314 où — *gva* se trouve encore mis comme douteux sous gau. Grassmann, Wtbch. zum Rig-Véda, dérive *gva* scrt. — avec peu de probabilité — de gâ i.e. « venire » d'un plus ancien *gvâ* dans *atithi-gva*.

Πατη-γύα-ς, nom d'un Perse, Xen. An. I, 8, 1, doit s'expliquer par *paiti-gva*, « fils d'un prince, principis stirpe ortus, Eupatride. » Cf. aussi les noms hindous en-*gu*, p. ex. Ali-gu, patr. Ali-gavya, Upa-Pṛçni-Pushti-gu.

Par conséquent Gavayan repose comme patronymique sur un nom primitif *Gava* qui nous a été conservé par les anciens dans Γάος pour ΓάϝοϚ (Diod. Sic. XV, 3, 2). Gaus était un général perse qui dans la guerre contre Evagoras commandait la flotte (1). Probablement il y a connexion entre ce mot et le premier terme de Γω-τάρζης Γεό-ποθρος, noms qui se trouvent dans la transcription grecque d'une inscription des temps des Sâssânides i. e. « ayant pour fils *Géw*. » (2). Car *Gotarzes* (nom d'un prince Parthe chez Tacite) est le célèbre *Gudarz* du Shâhnâmeh et Γεόποθρος serait en vieux iranien Gava-puthra. Le nom du célèbre héros du livre des rois, Géw (Giw) semble encore se montrer dans l'ancien nom de *Gaevani*, fils de Vohunemaṅh, Yt. 13, 115 qui conduit à conclure au primitif Gava (Giwa?). Si Gavayan et Gaevani ont entre eux une relation et sont des formes développées de gu, gav, c'est ce que je n'oserais affirmer. Il en est de même de *Gâu*, nom de fleuve dans l'Avesta, que je mentionne ici par occasion. Yt. 13, 97 se trouve *Franya* cité comme père de trois fils dont les noms sont composés de raotschaṅh=vieux perse rautschah « lumen, splendor. » Se référant à cette dernière signification, on dérive ce nom d'un mot vieux iranien frana ou farna « lumière, splendeur, Majesté » par le suffixe ya, en sorte qu'il en résulte le sens, « le resplendissant, le majestueux. » Farna, qui en nouveau-perse se dit *farr* i. e. « splendor, majestas » par l'assimilation de *rn* en *rr*, dérive d'une racine *far* ou *frâ*, *lucere, splendere* qui reparaît dans le grec πίμ-πρη-μι et dans l'armén.

(1) Ce mot existe dans le persan actuel *gav* i. e. vir fortis, strenuus, dont *Gavayan* est un dérivé patronymique. Dans Pape-Benseler. Wtbch. d. Griech. Eigennamen, se trouvent Γαώ et Γαώς, gen. Γάου. Dans l'édition de Diodore par Louis Dindorf XV, 3, 2, se trouve Γλῶς (ὁ τῆς ναυτικῆς δυνάμεως ἡγούμενος ὀνομαζόμενος δὲ Γλῶς), c'est une erreur, car c'est une confusion manifeste avec Γλῶς ou Γλοῦς, fils de l'Égyptien Tamos XIV, 35.

(2) V. Spiegel EAk. 3, 821, avec qui Olshausen, Abhdlg. d. K. preuss. Ak. d. Wiss. 1878, p. 175 sq. n'est pas d'accord.

φαṛ-χ, δόξα, ce qui a été découvert par M. Spiegel (1). Nous retrouvons cet étymon dans les noms suivants : Φάρνης(-ος), Ἰντα-φέρνης=Viñda-franâ, et à côté de ceci, l'abrégé Viñda-frâ (2) « acquérant la splendeur ou la gloire, » cf. zd. Vîdaṭ-gâo, Yt. 13, 127 « trouvant des vaches, » Ἀρτα-φέρνης (a. l. φρένης), Μεγα-φέρνης=baga-franâ, » divinae majestatis lumine praeditus, » Φαρν-άκης, Pharna-ces, « resplendissant, glorieux » et le fém. Φαρνάκη. Φαρνοῦχος ou Φαρνούχης=farnûkha =n. p. farrûχ « splendidus, felix », cf. les noms Farrûχ Zâd, Farrûχ Hormuz ; ensuite Φαρνακύας, eunuque que Xerxès tua, Ctés. Pers. 42 =farna-k-uva. ; Φαρνάσπης, beau-père de Cyrus, père d'Otanès, Hérod. II, 1, III, 2, 68=fran-âspa « splendidos equos habens, » Φαρνά-βαζος= farna+bâzu, *bras*, ou, ce qui est plus vraisemblable, vaz-dañh, vazañh, « robur, » donc « illustri (felici) robore praeditus. » Φαρνα-ζάθρης, Hérod. VII, 65, fils d'Artabatès, général des Indiens=farna+zañthra « a majestate oriundus » ou « illustri genere ortus, » ensuite Φαραν δάτης, fils de Téaspis, Herod. VII, 79, IX, 76, et Φερεν-δάτης, fils de Mégabazos VII, 67, forme qui, à mon avis, n'est qu'un doublet de Φαραν-δάτης et trahit la prononciation corrompue postérieure de la lettre perse ă comme ĕ, avec la signification de « don de la splendeur, i. e. du génie de la gloire » ou « don de la majesté. » Enfin un nom du temps des Parthes, Φρανικάτης, Strab. pag. 751=franya+kâta, part. p. de kam, kan « amare », donc « aimant le resplendissant » (le mythique Franya ?) ou « aimé de Franya. » Ces noms si recherchés appartiennent, je pense, sans exception à l'état des guerriers. Dans l'Avesta on ne trouve pas *farna*, *farr*, mais à sa place *qarenañh*, splendeur. Ζαριάδρης est le nom du frère d'Hystaspès, roi de la Médie, dans le mythe conservé par Charès de Mytilène, dans Athén. XIII, 575, vid. supra. Hystaspès est le Gushtâsp et Zariadrès, le héros *Zarîr* du mythe héroïque des Eraniens ; v. Spiegel E. Ak. 1, 655, not. 1. Ensuite nous rencontrons un général d'Antiochus

(1) Cf. Kuhn's Beiträge 6, 392 et Vgld. Gramm. d. Alteran. Spr. (1882), p. 105.

(2) Spiegel, Die Altpers. Keilinschr, éd. 2me, p. 241 veut trouver dans Viñda-frâ la forme médique du nom, ce qui ne me paraît pas vraisemblable.

le Grand qui porta ce nom et qui, de concert avec Artaxias, s'empara du trône de l'Arménie, Strab. XI, 528, 531. La forme Zadriad, trouvée sur des monnaies, paraît corrompue, cf. Lagarde, Arm. Studien, 1877, n° 762. Le nom de Zarîr est dans l'Avesta Zairi-vairi « armé d'une cuirasse d'or. » Mais la forme du nom conservée par les Grecs en diffère : J'explique Ζαρι-άδρης par *zairi* (*zairya*) et *vadhare* n. « arme pour frapper », donc ce nom indique quelqu'un qui a une massue ou un marteau d'armes garni d'or. Dans la bouche des Grecs, *v* entre voyelles fut éliminé, comme p. ex. dans Γάος pour ΓάϜος. On ne peut cependant pas douter de l'identité de Zariadrès avec le Zarîr éranien, car la confusion des deux formes si semblables d'un même nom pouvait facilement se faire.

Les frères de Dschâmâspa s'appelaient, d'après l'Avesta, Frasha-ushtra et Arava-ushtra » i. e., possédant des chameaux florissants et sauvages (1). » Nous ne trouvons aucun de ces noms chez les anciens; car ce serait forcer les choses et manquer de méthode que de changer la leçon bien certaine du nom d'un général et parent du dernier Darius, Φρασαόρτης, Arr. An. III, 18, 11, Polyaen. IV, 3, 27 en Φρασαόστρης. Φρασα-όρτης nous rappelle de suite Φρα-όρτης = *Fravarti*, nom du deuxième roi des Mèdes et d'un révolté contre Darius qui appuyait ses prétentions de ce nom. M. Spiegel en rapproche zd. fra-var, confiteri, d'où fra-oreti confessio, et c'est avec raison qu'il fait remarquer que le genre féminin de ce mot s'oppose à identifier ce nom avec l'avestique fra-vashi. Quelle que soit la signification de ce mot varti, dérivé d'une racine var ou vareḍ (=scr. vṛt, lat. vert-o), il se trouve aussi sûrement dans d'autres noms, qui ont au premier membre l'avestique frasha, « se mouvant en avant », « avancé. » Cf. Frashô-Kareta, Yt. 13, 102, nom qui contient une allusion manifeste à la frasho-kereti, « la résurrection, » et Frasha-vakhsha, Yt. 13, 109, i. e. « être avancé dans sa croissance » qui avance ou continue à prospérer. » Ce sens vraiment avestique, est aussi exprimé par Προ-έξης, nom d'un grand établi à Parapamisos comme satrape de la contrée par Alexandre le Grand,

(1) Cf. Geiger, Ostiranische Kultur im Alterthum, p. 358, et Fick, lc. p. CXX.

Arr. An. III, 28, 4. Προ—ρέξης=păro-vakhsha, « ayant une croissance en avant, ou plus avancée », cf. paro-pavâo, Paro-dasma, n. pr. Yt. 13, 125. Ici προ se trouve à la place de pă-ro avec élimination de la voyelle ; car on ne peut penser à προ=fra, parce que ailleurs les Grecs rendent cette spirante labiale des Iraniens exactement par φ (cf. Φραταφέρνης, Φρατα—γούνη=zd. frâta, « avancé » + farna et gaona.

Le mot avestique daena=n. p. dîn, désignant la doctrine, la loi de Zarathushtra, se montre dans le nom propre *Qâdaena*, Yt. 13, 104, successeur de Frashaoshtra, i. e. « dévoué à la propre doctrine », et *Dâena-vazańh*, Yt. 13, 117, « possédant la force de la doctrine » « sanctae legis viribus praeditus, » ensuite dans le nom du secrétaire secret de Darius Codoman conservé par Curtius Ruf. VII, 11, *Ame-dines*. En cela je vois zd. hamo-daena, ce qui était en vieux perse hamadaina, avec la signification : « possédant la loi égale ou entière, » analogue à hamo-khshathra (Spiegel, Comm. über d. Av. 2, 597). Comme l'arménien ham-ak-den « ayant toute la loi » de hamo-daena augmenté du suffixe ak, n'était qu'un *titre d'honneur* des prêtres savants, d'après Elisaeus, p. 253, éd. Ven. (cf. Spiegel E. Ak. 3, 777), on peut soupçonner que *Amedines* était plutôt un *titre* qu'un nom, et désignait un connaisseur accompli des livres sacrés, une espèce de Magister ou Doctor theologiae (1). Le *h* au commencement des noms perses se transformait souvent dans la bouche des Grecs en un spir. lenis, p. ex. hu, (εὖ)=ὀ, Harauvati='Αραχωσία, Humavarka, une partie des Sakes,='Αμύργιοι (Σκύθαι), chez Hérodote, etc. Ce nom est important pour déterminer la corruption des sons de la langue ancienne-éranienne qui se fit à l'époque avancée des Achéménides, car l'abaissement de *ae* jusqu'à *î* devant *n* (p. ex. *daena=dîn*, vaena=bîn) fait distinguer, entre d'autres signes de décadence, le persan moyen et nouveau d'avec l'ancien perse. Cf. encore des noms modernes où *dîn*, il est vrai, se rapporte à l'Islâm, p. e. Nasr-ed-dîn, Sehir-ed-dîn. Le nom d'*A-zâta*, Yt. 13, 108, fils de Karasna,=np. âzâd, « noble, bien-né, libre » cf. âzâdi, « li-

(1) Ainsi s'explique très-facilement pourquoi le même homme s'appelle chez Diod. XVII, 81, Τηριδάτης. C'était son nom propre, et Amedines son titre.



bertas, » arm. âzât, âzât-ak « noble, » et aussi zd. hvâzâta= hu-âzàta « très-bien né » a un pendant en 'A-ζάνης, fils d'Artée, Hérod. VII, 36 =â-zan-a de zan « gigno » avec le préfixe augmentant la force de l'idée, donc signifiant « gentilhomme. » Cependant 'Αζάνης permet aussi une dérivation de zan, γι-γνώ-σκω, donc « perdoctus ». Par ces noms et d'autres semblables nous voyons que les Eraniens attachaient une grande valeur à la naissance. Une des vertus principales de la loi morale des Eraniens était l'amour de la vérité et de la sincérité ; c'est ce dont témoignent les noms suivants dérivés de la racine ars, erez, eresh « être droit, sincère » : Arsh-ya et Vaṅhu-Arshya dans l'Avesta, *Arshâ-ma*=Arsames ('Αρσάμης) (1), *Arshaka*='Αρσά-κης, probablement aussi 'Αρσης et 'Αρσί-της : *a)* Satrape de la Phrygie, Arr. I, 12, 8 sq., Strab. XVI, 766, Paus. Diod. — *b)* Autre frère d'Artaxerxès II, Ctés. Pers. 50. De même *Arsvañt* Yt. 13, 109 i. e. sincerus, et les composés avec signification renforcée, *Paiti*-et *Vy-arsvañt*, ont ici leur place. Comme les anciens Eraniens étaient un peuple très guerrier, nous trouvons un très grand nombre de termes relatifs à la guerre. Ainsi le mot *ratha « char de guerre »* se trouve en *Dârayaṭ-ratha*, Yt. 13, 108 « currum bellicum tenens, soldat monté sur un char de guerre, » *Frâyaṭ-ratha* et *Skârayaṭ-ratha*, enfin *Aghrae-ratha* « ayant son char à la tête (de l'armée), » nom du père de Husravaṅh qui fut assassiné par son frère Fraṅrasya (Afrâsiâb), chez Firdousi Aghréras. Les Grecs nous ont transmis 'Αρια-ράθης « ayant un char de guerre aryaque » avec *â* prolongé comme remarque Justi, nom très-fréquent parmi les rois de Cappadoce, 'Ραθίνης, probablement pour rath-a-na, général de Pharnabaze, Xénoph. An. VI, 5, 7, un autre de ce nom dans Cyr. VIII, 3, 32, Hell. III, 4, 13 (cf. Aspa-tschana= 'Ασπα-θίνης) ; — encore 'Ραθά-γωσος=ratha+gaosha (gush), nom scythique, d'après Fick « faisant du bruit avec le char

(1) 'Αρσίμας, nom d'un Perse, envoyé de Darius à Alexandre, Arr. An. II, 14, 3, est pour 'Αρσά-μης ce que 'Αρσί-κας (nom que porta Artaxerxès II avant d'être roi, d'après Dinon dans Plut. Artax. 1), est à l'égard d'Αρσά-κης. A mon avis, on ne doit pas voir en cela une formation parallèle perse de thèmes en *i* de la même racine, mais une transcription inexacte de la prononciation plus récente qui corrompait le vieux-perse *a*, semblable à ĕ ou i, comme dans Βαγί-σταvον=baga-stâna=Behistân (deorum locus).

de guerre. » Aghraêratha nous rappelle Ἀγρα-δάτης, nom de Cyrus avant son avénement au trône, Strab. pag. 729, i. e. aghra-dhâta (1) « princeps creatus, mis à la tête. » C'était, à ce qu'il paraît, un *surnom* de Cyrus, d'après une tradition quelconque, peut-être aussi dérivé d'un vaticinium post eventum pour indiquer la prédestination de Cyrus au pouvoir royal. Presque identique à ce nom est, à mon avis, Ἀγλαϊ-τάδας, nom d'un Perse, Xén. Cyr. II, 2, 11, forme évidemment corrompue pour Ἀγλαϊ-δάτας i. e. aghraê-dhâta, mis à la tête (loc. de aghra), donc un composé casuel, où le *r* éranien est remplacé, comme cela se faisait quelquefois, par λ, et *ae* par αι; ou bien le premier membre est corrompu du primitif Aghradâta par une étymologie populaire, s'appuyant sur le grec Ἀγλαΐς, Ἀγλαΐα de ἀγλαός splendidus. Au nom *Ara*, Yt. 13, 110, autrement inconnu, on peut comparer Ἀρ-άσπης, nom d'un Mède et ami de Cyrus dans la Cyropédie, composé de *aspa*, « equus » et *ara*=scr. *âra* celer, ou *âra* perfectus. Le nom avestique *Staotar-vahista* « optimus laudator » et *Asha-stu* « louant la pureté, » *Ahum-stud* « louant le monde » contiennent zd. *stu (staoiti)* « louer, exalter, » d'où dérivent *staoman* n. « louanges, » *staomya*, l'adjectif correspondant, et un mot *staona* « louanges, prières » qui se rapproche de l'ossèt. *staon*, laus, gloria » (cf. armén. *kho-stow-an* ὁμολογῶν=av. hu-stav-ant). Le nom mentionné plus haut Ἀρτυστώνη peut être expliqué par αρτυ=zd. *ratu* (scr. *ṛtú*) avec influence de Svarabhakti =1) temps déterminé, 2) royaume, 3) seigneur, 4) le Ratu; et στωνη= staonâ ou staoni avec le caractère du féminin, par conséquent le sens en est à peu près « louant (la divinité) au temps dû » ou « faisant la prière d'une manière exacte » = « ritu deos invocans, » tout-à-fait semblable à zd. ratu-friti. Ce nom véritablement avestique exprime donc l'idée de la piété à l'égard de l'accomplissement du devoir si important de la prière (2).

(1) Pott et Bréal ont pensé, mais à tort, à Ahura-dâta, et Lagarde, Ges. Abhdlg. p. 223, encore plus singulièrement à Ahra (man)=Aṅro mainyus (sic)!

(2) Formellement il est permis d'identifier le deuxième membre de ce nom à zd. *stuna* scr. sthunâ, columna, mais cela composé avec *ratu* ne rend pas un sens satisfaisant.

Le nom du héros *Asha-vazdâo*, 1) fils de Pourudâkhsti, Yt. 13, 112, 2) fils de Sâyuzhdri, Yt. 5, 72; 13, 112, était aussi bien connu des Perses, ce que montre la forme Ἀρτά-βαζος, *a*) fils de Pharnacès, d'après le témoignage d'Hérod. VII, 66 sq. et d'autres auteurs; *b*) général d'Artaxerxès I, Diod. Sic. XI, 74; *c*) général et satrape de l'Asie inférieure sous Artax. Mnémon et Ochus, Diod. XV, 91, Arr. An. III, 21 et ailleurs; 2) un Mède, Xén. Cyr. V, 3, 38. — 3) roi des Parthes, Luc. Macr. 16. A côté de ces noms nous trouvons Ἀρταβάζης *a*) nom de trois rois d'Arménie; *b*) d'un roi de Médie Atropatène, D. Cass. 59. 9 = Ἀρταουάσδης 1) fils de Tigranès I, roi de la Grande Arménie, Strab. 524, Plut. Crass. 21; — 2) un contemporain du dit roi de Médie Atropatène, D. Cass. 49, 25; puis encore le patronymique Ἀρτοβαζάνης 1) fils de Darius, Hérod. VII, 2; 2) Ἀρταβαζάνης, Dynaste du Pont, Pol. V, 55. Par βαζο on a rendu zd. vâza ou vazdaṅh, vazaṅh n., i. e. robur, force musculaire auquel répondrait dans le vieux perse vazah n. (cf. raotschaṅh n.=rautscha (h)) où, comme ailleurs, l'aspirée labiale qui au commencement des mots se prononce plus dure, serait remplacée par β. De la même racine vaz ou, par samprasaraṇa, scr. *uj—vaj*, (germ. *wack*-er) se dérive zd. *aogaṅh*, *aojaṅh* n. « force, aide » d'où les compar. aojyo et superl. aojista. On doit, ce me semble, reporter, à cette prononciation οζο dans Ἀρτά-οζος, nom d'un Perse, Xén. An. II, 4, 16-35 (mauvaise leçon Ἀρτάεζος). Dans l'orthographe Ἀρταουάσδης = *Artavazd*, d'après la prononciation des Arméniens, σδ désigne le même son qu'ailleurs ζ, représenté, p. ex. dans Ὡρομάσδης et-μάζης pour Auramazda. Si l'avestique asha est pers. arta (1), le nom d'Artabazos aurait le sens de « magno robore praeditus » cf. Εὐάλκης, Valens, Valentinianus. L'explication étymologique par bâzu, « bras » qu'on pourrait aussi adopter, est moins vraisemblable à cause de l'autre forme en οζος. L'autre explication est également meilleure pour les noms semblables Φαρνά-βαζος (v. supr.), Ἀριό-βαζος, Pol. VIII, 23, « ayant la force arya-

(1) Fick, Vgld. Wtbch[3]. I, 273. Spiegel reconnait aussi maintenant la transition de *rt* en *sh*, comme changement de sons propre à l'idiome de l'Avesta, cf. G. Gr. d. Alter. Spr. p. 268.

que, » et les noms des Parthes Μονό-βαζος, grécisé de Manavazdaṅh, « ayant reçu la force de Manu » et Ὀρό-βαζος = Ahura-vazdaṅh, « ayant reçu la force d'Ahura (mazda). » Tout-à-fait analogue est l'avestique mithro aojaṅh « fort comme Mithra, » ensuite aussi : ash-aojaṅh, « très fort. » Cf. les noms propres « *Vohu-vazdaṅh* (1) » Yt. 13, 114 « bono robore praeditus » et *Daena vazaṅh*, Yt. 13, 117 « legis divinae firmitate munitus. » La notice de Steph. Byz. s. v. Ἀρταία, que ἀρτάβαζοι chez les Perses a le sens de ἥρωες, a, en tout cas, comme base une idée exacte, soit que ce nom fût expliqué à la manière d'un nom appellatif, ou que par là on fit allusion aux mythes perses relatifs à un héros de ce nom. M. Spiegel pense devoir déplacer le mythe d'Ashavazdâo, parce qu'il est en connexion avec la montagne Niphatès, en Arménie, EAk. 1, 725; 3, 229. En effet, Ashavazdâo=Artavazd paraît avoir été un nom très célèbre en Arménie, mais il n'y a pas de doute non plus que dans le mythe des Eraniens méridionaux un héros nommé Artabazus ait joué un grand rôle; cela ressort de l'usage si fréquent de ce nom chez les Perses.

Peut-être pourrait-on découvrir les traces de *Thrita* qui, Yt. 13, 113, et 5, 72, est nommé en même temps que Ashavazdâo, dans Τερι-τούχμης, nom du fils de Idernès (Vidarna), Ctés. Pers. 43, i. e., si Τερι se trouve à la place de Thri(ta), en vertu de cette particularité de l'ancienne langue éranienne que de deux syllabes égales la première peut être éliminée, et ε peut être inséré comme voyelle auxiliaire. Cependant τερι est plutôt τηρι, plus exact. τιρι, dans Tiridates, Tiribazos et d'autres (2). Dans la deuxième partie il faut assurément voir le vieux perse *tauma* « proles, familia » = av. taokhman, nouv. p. *tukhm*, et de là le nom devrait s'expliquer « appartenant aux descendants de Thrita. » Cependant il peut aussi avoir le sens : « sorti de la semence de *Têr*. » Par contre une des figures les plus célèbres du mythe héroïque éranien, *Thraêtaona* dans

(1) Cf. *Garsévaz*, nom du frère de Afrâsiâb dans le Shâhn. qu'a reconnu récemment Darmesteter dans le *Keresavazda* de l'Avesta Yt. 19, 77.

(2) Lagarde retrouve en τηρι ou τιρι le nom de Tîr ou Tér, le dieu de la guerre des anciens Arméniens.

l'Avesta=*Frêdûn* du livre des rois, (1), se montre clairement dans Τριταν-ταίχμης 1) fils d'Artabaze, Hérod. I, 192 — 2) fils d'Artabane VII, 82, 121, VIII, 26, i. e. « fort comme ou par Thr. » (comp. déterm.). Cette belle découverte est due au vénérable Nestor de la linguistique comparative, M. le prof. Pott (2). Τριταν correspond lettre par lettre à l'original éranien, *ae* (=vieux p. ai) étant rendu pour *i* (cf. Amedines). A mon avis, la prononciation grecque indique comme préférable la leçon de quelques manuscrits de l'Avesta qui ont *Thraetâna*, conforme à l'indien Traitana, au lieu de Thraetaona où l'on doit reconnaître une prononciation obscurcie. Chez les Arméniens la prononciation fut changée en Hṛod*a*n (v. l. Hṛuden) Mos. Khor. 62, 15, par laquelle les Grecs forgèrent la forme plus rapprochée de la prononciation nouv. perse Φούρτων=Frêdûn (Φουρτοῦνος), nom d'un ambassadeur du roi des Perses aux temps de Trajan, Malal. 277, (Lagarde, Ges. Abh. 299. Arm. St. N° 1338). L'autre élément *takhma* « fort » reparaît encore, en dehors de *Tschitrañ-takhma* i. e. « semine (prole) validus, » dans *Takhma-spâda*, nom d'un général de Darius, i. e. « fortem exercitum possidens, » Bh. II, 82, et dans le mythique Takhmo-Urupa de l'Avesta=Tahmurath dans Firdousi. Le fait qu'un neveu du roi Darius avait Thraetâna comme patron, démontre clairement la grande considération dont ce nom jouissait chez les Perses. Selon l'opinion de Spiegel le mythe de ce héros fut d'abord restreint au territoire du Taberistân.

En relation intime avec ce mythe, dans l'Avesta, se trouve celui de *Vafra* (a. l. Vifra) *Navâza*, Yt, 5, 61, 23, 4, dont

(1) V. Spiegel EAk. I, 440, 544, Arische Studien, p. 166, ensuite Fick[3] I, 335, et sur l'affinité de l'indo-éranien Trita, Thraëtaona avec grec Τρίτων, Τριτογένεια et Ἀμφιτρίτη v. l'intéressante étude de Pott sur « Zahlen von kosmischer Bedeutung » dans Ztschf.f.Völkerpsych. u. Sprachw. 1883, p. 166-174.

(2) Dans son étude, Ueber altpersische Eigennamen, Z. D. M. G. XIII, 359-445. La proposition de M. Oppert « Inscriptions des Achém. » p. 130 d'identifier Τριτανταίχμης avec Tschitrañ-takhma, (Spiegel Ap. K[2]. p. 218) est à rejeter comme entièrement manquée, parce que tschitrañ ne peut se transformer régulièrement en τριταν en aucun cas. Au contraire, tschitra devint σιδρης, σιθρης p. ex. Μεγα-σίδρης (Var.-σιδρος), Γωσίθρης = baga-et gaotschitra

nous ne connaissons que fort peu de choses. Ce nom ne paraît qu'au temps des Sâssânides comme nom d'un Perse sous la forme de Οὐαφρίζης (1) i. e. Wafri-ze-s=Vafra-za « descendant de Vafra », tandis que l'av. navâza, épithète de Vafra, désigne « le jeune » d'après l'explication très vraisemblable de Justi, qui nous conduit au néoperse Arnevâz, Khush-nevâz, cf. νεό-γονος, νεο-γενής. Par le même fait le différend entre les deux leçons Vafra et Vifra est décidé en faveur de la première.

Cet élément *za* de la racine *zan* nasci qui se trouve dans Wafri-zes presque descendu à la valeur de suffixe, est en avest. zaňh=v. p. za(h) et en néop. zah : 1) ortus hominis vel animalis; 2) semen genitale, proles. Ainsi av. ashava-zaňh, pura i. e. sancta generis origine, « et les noms propres Ἀρία-ζος, Perse, père de Gergis, Hérod. VII, 82=Ariya-za(h), « Ario semine (genere) ortus (2), » Βάγα-ζος, nom d'un Perse Athén. XIII, 609 a=baga-za(h) « a deis originem ducens »; cf. Θεόγνις, (de Θεό-γνιος), Θεό-γνητος, Θεό-γονος, Θεα-γενής, ensuite Azâta, Ἀζάνης v. supra. Amolli en zha, za paraît employé comme suffixe dans les noms des démons Bûidhi-zha et Kuñdi-zha. Vd. 11, 28. — Quelquefois nous rencontrons des cas de noms semblables qui ne peuvent avoir droit à des égards spéciaux, et qui tirent leur origine, indépendants l'un de l'autre, de la même idée, mais de différents auteurs et à des époques diverses, p. ex. Qâ-khshathra, Yt. 13, 117 « ayant sa propre domination » est, quant à l'étymologie et au sens, parfaitement égal au nom du roi des Mèdes : Uvâ-khsat(a)ra=Κυα-ξάρης (3) i. e. αὐτοκράτωρ, cf. le titre du Czar « Autocrate de tous les Russes, » sans que l'on puisse penser à des relations réciproques.

Un autre couple de ce genre est formé par *Hvarez*, Yt.

(1) Malheureusement, je ne sais plus, pour le moment, le passage où ce nom est cité.

(2) Qu'on se rappelle ici que le roi Darius se désignait avec orgueil comme Ariya ariya-tschitra « Ariaque né de la race aryaque. » N. R. a 14.

(3) Par l'élimination de *tr*, qui se fit probablement sous l'influence de l'accent, l'ancien khsatra se changea en néop. shahr, shâr, V. Lagarde G. Abh. 45. Le même cas se présente en Ἀρτο-ξάρης, nom d'un eunuque (sic !) né en Paphlagonie (d'après Ctés.) pour Ἀρτα-ξάθρης=Arta-khsatra, que les Grecs changèrent ordinairement par suite d'une analogie erronée de Ξέρξης, en Ἀρτα-ξέρξης.

13, 124, nom d'un frère d'Añkasa, et 'Οάριζος, selon Hérod. VII, 71, père de Massagès, Hvarez=hu+varez « bienfaisant, » εὐεργέτης=vohu-varez. Dans *hveres* Yt. 9, 51 i. e. huveres nous avons une variante *veres=varez* v. Spiegel, Comm 2, 97, 210. L'ensemble de lettres désigné par l'av. *hva* (qa) =vp. (h)*uva*=néop. *khva* était rendu par les Grecs tantôt exactement par χοα, tantôt moins exactement par χω, χο, ou seulement όα avec élimination de la lettre gutturale, remplacée par le spiritus lenis, p. ex. Uva-aspa (Uvâspa) Χοάσπης, Uvâra-zami=np. Khuârezm=Χορα-σμία, av. Qâirizâo, Pâtis-huvari=Πατεις-χορεῖς, désignant probablement une terre située vis-à-vis du soleil, de pâtis=paitis+huvari; Harauvati='Αραχωσία etc. Au lieu de 'Οάριζος la transcription plus exacte serait Χοάριζος. Il est aussi à remarquer que dans ce cas *e* éran. après *r* se rapproche de la prononciation de i (cf. plus haut Μιθριδάτης). Cependant une autre dérivation est possible, si l'on coupe ainsi : 'Οάρι-ζο-ς=hvareza(h) « fils du soleil, ἡλιογενής, « a sole oriundus », puisque ce mot, dans l'idiome des Perses, doit avoir été uvara (1). De même Χοριή-νη-ς, nom d'un Parétacènois, (Arr. An. IV, 21, 2)=uvariy-âna, paraît en être dérivé dans le sens de « descendant du soleil » solaris. On connaît l'importance attribuée à cet astre et à son génie Mithra dans le culte éranien (cf. Sol invictus). Peut-être faut-il mettre ici aussi 'Ο-άρσης nom qu'aurait porté Artaxerxès II avant son avénement au trône, et non pas 'Αρσίκας comme d'autres le rapportent, d'après Dinon dans Plut. Artax. 1. Car ou bien nous avons ici *hu-varesh* et peut-être par l'adjonction d'une voyelle thèmatique hu-varesha=hvarez, εὐεργέτης, puisque selon Spiegel, dans les Gâthâs, on emploie pour la racine *varez* la prononciation plus dure *varesh*, donc 'Οάρσης est une variante d'Οάριζος, ou bien nous devons y encore reconnaître hu+arsha(n)=hvarsha=εὖ+ἄρσην; « bien mâle, » mais ce renforcement de la signification me paraît un peu singulier, et non moins la supposition que la racine arshan(='Αρσην) aurait perdu sa lettre *n*.

(1) Je dois cette explication étymologique à une communication que m'a faite mon ami le Dr G. Geiger. Rappelons-nous que les rois Sâssânides se donnèrent, dans leur titre, l'épithète *Khorshetr* « fils du soleil. »

La plus haute importance s'attache à deux autres noms qui nous servent à constater que dans des cas particuliers les Grecs, dans leur transcription, reconnurent et rendirent fidèlement la *différence dialectique* de la prononciation des Eraniens. 'Αρτα-ζώστρη (Var. 'Αρτοζ.) fut, selon Hérod. VI, 43, le nom d'une fille du roi Darius, épouse de Mardonius. Ce nom se résout en areta+zaoshthri, fém. de zaoshtar n. ag. dérivé de la racine *zush* « aimer, » avec renforcement de la voyelle radicale *u* en *ao*. Ce nom signifie donc « aimant le sublime, le vrai, amie de la vertu, » cf. 'Αρετα-φίλα et Φιλαρέτα, ensuite 'Αγαθόφιλος, Φιλαλήθης et d'autres. Comme pendant à ce nom nous en avons un autre dans la forme masc. et fém. 'Αρτα-κάμας, satrape de la Grande Phrygie, Xén. Cyr. VIII, 6, 7 et 'Αρτα-κάμα, fille d'Artabaze, Arr. An. VII, 8, 25=areta-kâma, de la même signification que 'Αρταζώστρη, où le mot grec ζωστήρ=ceinture venait probablement à l'esprit des Grecs. Dérivés de zush on trouve encore les noms avest. suivants : Zaosha i. e. « amor, cupiditas, » n. p. du père du Pourubaṅha, Yt. 13, 124, Asho-zusta « aimant la pureté, » par conséquent. zush ayant le même sens que kam, et asha=areta, ce nom est parallèle de 'Αρτακάμας ; Asho-z. est le nom d'un oiseau sacré, Vd. 17, 26, 28. Dans l'idiome des inscriptions cunéiformes, *d* (1) correspond à l'av. *z*=scr. *j* et *h*; donc dush = zush, et de là, par renforcement de la voyelle radicale daushtar, n. ag. (n. sg. daushtâ) « amicus, » mot qu'on découvre facilement en Μεγα-δόστης, nom d'un Perse, fils de Maskamès, Hér. VII, 105, i. e. baga-daustâ « ami des dieux » = gr. Φιλόθεος ou Θεόφιλος. La prononciation grecque est donc tout à fait identique à celle du néop. dôst « amicus » p. ex. dans le nom Dôst-i-Mohammed. Comment peut-on expliquer qu'un de ces noms nous a été conservé par la même source, l'un dans la prononciation de l'ancienne langue perse, l'autre dans celle de l'idiome avestique, peu importe si ce dernier était du nord ou de l'est de l'Eran (2)? On l'expliquerait difficilement en supposant qu'Hérodote ait

(1) Sur cette « Abplattung » V. Spiegel, Ap. Klschr. p. 152, note.

(2) Qu'on compare des noms propres allemands, différents dans diverses dialectes de la langue allemande, p. ex. Voss=Fuchs, Grote=Gross, Oldenburg=Altenburg, etc.

appris le nom d'Artazostre directement d'un Eranien de l'est (ou du nord), dans la bouche duquel ce nom prenait naturellement la particularité de la prononciation de son dialecte indigène. Car, en ce cas, il serait étonnant que l'on ne trouve pas plus de traces de différence dialectique parmi les 113 noms perses cités par Hérodote. Pour moi, je regarde comme vraisemblable qu'Hérodote a reçu le plus grand nombre des noms perses qu'il cite de la *même* source, à savoir de la tradition orale et directe. Je crois donc que le nom d'Ἀρταζώστρη est entré de l'idiome de l'est (ou du nord) de l'Eran dans celui des Perses, et l'on serait bien autorisé à croire qu'il lui appartenait un caractère sacré, une origine hiératique, et qu'en conséquence il ne fut pas changé. Cependant on ne peut prouver cela avec certitude indiscutable.

Les noms composés avec le mot « gao » ne peuvent pas servir à notre but, parce qu'ils indiquent en général des situations économiques et se rapportent presque tous à la période aryaque, p. ex. scr. Gotama = av. Gaotĕma, av. Gaomañt = vp. Gau-mâta (Cometes, rectius Gometes) (1) = scr. go-mant « ayant des vaches, du lait. » Seulement Γαδάτας Xén. Cyr. V, 3, 1, etc., nom perse d'un grand Assyrien qui passa du roi d'Assyrie à Cyrus, paraît = zd. gava-dhâta, « créé par le taureau, » mais dans la première partie il peut y avoir autre chose. Du reste cf. ce que nous avons dit plus haut de Gavayan. *Ukhshan*, Yt. 13, 119 = scr. ukshan « bœuf, taureau » paraît aussi dans l'Avesta comme n. pr.; cf. 'Οξέν-δρας, nom d'un des quatre fils de Parysatis, Ctés. Pers. 50 = ukhshán-dra par syncope pour -dăra, « tenant des taureaux » i. e. « éleveur de taureaux; » cependant il se peut que l'on ait ici l'av. *ukhshan*, « croissance, prospérité; » ce mot est dérivé de la même racine *ukhsh* = *vakhsh*, *cresco*, donc 'Οξένδρας pourrait signifier « gardant, protégeant la croissance. » Dans les anciens auteurs, pour autant que je sache, on cherche en vain le nom des *Touraniens* (2) sous lequel les Eraniens désignèrent tous les peuples nomades non-éraniens des steppes situées au nord de

(1) Justin. I, 9, frère d'Oropastès : ici grande confusion de personnes et de noms.

(2) Cf. Geiger, Ostiran. Kultur, p. 194, über die Tûra des Avesta.

l'Eran, mais il paraît conservé dans le nom d'un satrape Perse du dernier Darius, Τυρι-άσπης, Arr. An. IV, 22, 5, « tûiryâspa, tûirya-aspa » possédant des chevaux touraniens ; le zd. tûirya « quartus » ne peut être ici pris en considération, parce que dans une composition pareille on attendrait le nombre cardinal, et en effet nous lisons Yt. 13, 122, n. pr. Tschathwar-aspa, τέθριππος, quelqu'un qui voiture avec quatre chevaux. Le nom Τυριάσπης semble prouver que les chevaux touraniens étaient recherchés par les Perses, peut-être à cause de certaines vertus particulières. Cependant en raison du scr. tûrya dans vṛitatûrya, » bataille victorieuse » on peut aussi expliquer « ayant des chevaux rapides (impétueux). » — Un autre nom important est celui de l'ami et général de Cyrus le jeune 'Αριαῖος, Xén. An. I,8, 5, Plutarque Artax. 11, Polyaen. 7, 16. Celui-ci se décompose en *arya*, aryaque + âyu, scr. et zd. « vie, temps de la vie : » ariyâyu = 'Αριαῖος, ou, ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est la transformation grecque de *Airyava* i. e. « descendant de *Airyu*, » épithète de Manustschithra. Yt. 13, 131. Dans la copie grecque les sons sont placés lettre par lettre comme dans l'original. Airyu, chez Firdousi *Eradsch*, était fils cadet de Thrâetâna = Frédûn, et fut tué par son frère Tûr, meurtre qui entraîna des deux côtés pour longtemps le règne de la vendetta.

Il est à supposer que la noblesse à laquelle appartenait Ariéus, était d'un rang très élevé, autrement aucun de ses membres n'eût osé porter ce nom royal du mythe héroïque. Une autre famille noble est celle des *Sâmides*, surtout de *Sâma Keresâspa*, le Sâm (1) du Shâhnâmeh. Ce nom signifie « guérisseur » de la racine sam. On attribuait probablement aux gens de cette famille la connaissance innée de l'art de guérir, tout comme les Grecs à leurs Asclépiades. Déjà dans les Perses d'Eschyle on rencontre un Σι-σάμης (a. l. Ση-σάμης), formé de *sam* avec redoublement, « guérir, apaiser. » De là s'est formé par le suffixe secondaire *na* Σι-σάμ-νης nom que portaient *a)* le père d'Otanès, Hér. V, 25 ; — *b)* le fils de Hydarnès VII, 66 (aussi C. Inscr. Gr.

(1) V. Spiegel EAk. 1,558, 3,619. Cette famille se disait descendre de Yima et s'estimait égale à la famille royale.

éd. Boeckh I,2 p. 114 a 115 a) et Σι—σαμάκης, le nom d'un Perse V, 25 (développement de Σι-σάμης par ka). Les deux suffixes ne pouvaient guère changer le sens du primitif. D'autres noms propres formés par le redoublement de racines verbales sont p. ex. *Vivâna*, Bh. III, 54, nom d'un révolté contre Darius. Ce nom, d'après l'explication très vraisemblable d'Oppert est contracté de vi-vah-ana, donc=av. Vî-vaňh-ana, Yt. 13, 130, fils de Vi-vaňh-vant=scr. vi-vas-vat, de vas « luire, » donc « fils de la lumière » i. e. du soleil (1). Cf. supra 'Οάριζος, Χοριήνης. Vî-varesh-vañt, Yt. 13, 122 est attribué par Justi à la racine varez avec signification désidérative; peut-être varesh « arroser goutte à goutte, » verser la semence »=scr. *varsh*, (cf. véd. vṛshan), est préférable, puisque cette racine et l'autre qui lui est identique, arshan=ἄρσην, ont formé plusieurs noms. Auparavant je voulais faire dériver le nom d'un Perse, père d'un certain Sandôkes, Θαμάσιος (qui ne se trouve que Hérod. VII, 194) de *tham*, variante de la racine *sam*, probablement contenu dans le zd. *thamanoňhvañt* (Spiegel, Comm. I 457) qui est encore à expliquer pour l'ancienne langue perse. Mais dans ce cas il serait difficile d'interpréter le second membre où l'on peut difficilement voir ashya (v. sup. ad 'Ασια-δάτης !) ou soupçonner un double suffixe, puisque d'après une loi phonétique de l'ancien éranien il faudrait avoir ah-ya. Bien que je ne puisse que difficilement me décider à considérer un nom conservé par Hérodote, comme erroné, puisque tous sont transformés à fort peu d'exceptions près, d'après un mode de transcription très correcte, pour autant que le permettait l'alphabet grec, et que les variantes auxquelles ils donnent lieu sont insignifiantes dans les manuscrits parvenus jusqu'à nous, j'estime cependant devoir faire une exception pour ce nom et recourir à des conjectures. Ne serait-il pas bien possible que Hérodote ou son garant dont il a appris ce nom, se soit trompé, et influencé par le mot grec θαυμάσιος ait changé la forme primitive du nom Dschâmâspi-ya (de Dšchâmâspa)=Θαμ-άσπ-ιος? Le remplacement

(1) Spiegel (Altp. Keilinschr. [2] p. 211) objecte que cette signification ne cadre pas bien avec le titre du révolté orgueilleux, mais à mon avis, sans juste raison.

étymologique de chaque son ne met pas d'obstacle à cette supposition, puisque *tsch* et *dsch* pouvaient être très bien exprimés par θ, p. ex Θέασπις, nom d'un Perse du temps des Sâssânides, n'est qu'une variante d'orthographe de Τέασπις, Hér. IV, 43, fils de Sataspès. Il n'y a donc là qu'une légère différence de prononciation ou de transcription du nom perse bien connu *Tschaispis*, qui ailleurs chez Hérod. et d'autres se lit Τεΐσπης. Qu'on compare Πανθιαλαῖοι, nom d'une tribu d'agriculteurs des Perses à côté de Δηρουσιαῖοι et Γερμάνιοι cités par Hérod. I, 125. Car je trouve en cela le nom indien *Pañtschâla* (1), tout comme Geiger (Ostiran. Kultur, p. 203 ff.) a heureusement découvert dans les Mardes des anciens, les Maredha, et dans les Derbiques, les Driwika de l'Avesta =Dṛbhîka du Rig-véda. L'élimination de *p* dans ασιο=*aspiya* serait à expliquer par un défaut de la faculté auditive d'un individu étranger à la langue perse, puisque on ne trouve nulle part dans la tradition gréco-romaine des noms perses la variante asa = aspa « equus » qui reparaît en vp. asa-bâri i. e. eques. Cf. supra sur Δαμασπία!

Nous terminerons cette série par l'examen d'Ὀστάνης. C'est ainsi que s'appelait un fils cadet de Darius II et de Parysatis d'après Plut Art. 1., Diod. XVII, 5. Trogus Pompejus dans Justin. I, 9 donne ce nom par erreur à Otanes (Utâna) bien connu d'ailleurs (cf. sup. Gometes et Oropasta). Dans Diog. Laert. procem. c. 2, nous trouvons mentionnée une série continue de Mages parmi lesquels sont cités spécialement les noms d'Ὀστᾶναι, Ἀστράμψυχοι, Γωβρύαι et Παζᾶται; Plin. aussi, N. h. 30, 1, 2 et 8, 11 cite Hostanès comme nom de deux Mages, du temps de Xerxès et d'Alexandre le Grand. En dehors de cela j'ai retrouvé le même nom sous la forme Αὐστάνης dans Arr. An. IV, 22, 1, comme nom d'un Parétacènois=Haustanes dans Curt. R. VIII, 5 à côté de Catenes, prince des Parétacènois qui abandonna Alex. le Gr. et fut, à cause de cela, fait prisonnier. Ὀστάνης me paraît se rattacher au néop. *ostad*, « maître, » mot qui dérive du zd. *aiwis'ti* « protecteur, maître, » ou pro-

(1) Les Pañtschâlas sont souvent mentionnés avec les Kurus qui jouent un grand rôle surtout dans le Mahâbhârata, cf. Weber, Indische Litteraturgesch. p. 150.



tection, doctrine » — scr. abhishṭi. Ostanès ne se distinguerait d'ostad que par le suffixe, tout comme Μενο-στάνης de Μενο-στάτης(1). Si cette supposition est juste, 'Οστάνης serait une orthographe moins exacte pour 'Ωστάνης, comme p. ex. pour la leçon exacte Γωβρύης=v. p. Gaubaruva, on trouve dans les meilleurs manuscrits d'Hérod. Γοβρύης (2). La meilleure transcription est Αὐστάνης=Haustanes. Si mon explication est juste, nous nous trouvons ici devant un fait important pour l'histoire de l'ancienne langue éranienne, savoir devant un exemple de contraction de aiwi en ao (au)=ô. Une dérivation de hu-stâna « bien établi, constant, » donnerait une signification moins convenable pour 'Οστάνης. Par conséquent on peut supposer que ce nom si souvent employé, fut plutôt un *titre* honorifique, et tire son origine d'un Mage remarquable dont plus tard toute une classe de Mages reçut le nom. Il en fut de même d'Amédinès et Atropatès, v. supr. Ce serait une preuve très forte en faveur de la supposition que les noms des anciens Perses contiennent des allusions à la religion de Zarathushtra, aux livres sacrés et aux Mages, si vers la fin du v[e] siècle a. Ch. un Achéménide portait un nom qui était la désignation d'une classe entière de Mages.

Passant en revue les noms examinés de près dans cette étude, on en tirera avec assez de certitude la conclusion que nos hypothèses établies plus haut sont justes. Dans ce choix qui, du reste, ne renferme pas tous les exemples à citer, il y a un assez grand nombre de noms d'où l'on peut conclure que les anciens Perses ou pour préciser davantage les membres de la famille royale et des races nobles, en un mot la caste des guerriers, choisissait avant tout pour la dénomination de leurs descendants, les noms des héros de la légende éranienne, et à côté d'eux un certain nombre de

(1) Menostanès est cité par Ctés. Pers. 38 comme confident de Sogdianos et Μενοστάτης, 45, comme fils d'Artarios, neveu d'Artaxerxès I. On ne doit pas penser ici au nom de l'ancien aryaque Manu, puisqu'il reparaît dans Μονόβαζος=Manavaz. Il y aurait au fond peut-être manaṅh.=scr. manas, gr. μένος+stâna, donc mano-stâna i. e. « vir animo constanti, all. « Hartmut, » homme d'un grand courage, » et dans le même sens Meno-states=mano-stâta. Cf. le nom grec tout-à-fait semblable Μενε-σθένης. — Cf. grec Εὐστάθιος.

(2) H. Stein, dans son édition, préfère cette leçon.

noms qui se rapportaient à l'histoire légendaire de Zarathushtra, de ceux en outre qui dans l'Avesta sont cités comme noms des personnages réels ou inventés de l'ancienne légende, enfin ceux qui, en général, quant à leur sens et leurs composants, témoignent d'un certain caractère mazdéen. Nous ne parlerons point ici du grand nombre de noms formés d'autres éléments, mais qu'on me permette cette remarque : nous connaissons très peu les noms du peuple proprement dit, puisque le plus grand nombre des noms perses parvenus jusqu'à nous, appartiennent à des hommes de qualité, à des membres de la caste guerrière. Certes, je ne veux point exagérer l'importance de ces noms ; je ne sais que trop bien que l'étymologie, surtout dans l'explication de noms propres, malgré les progrès faits depuis quelque temps, est encore très éloignée d'être partout un guide sûr et infaillible ; mais je l'espère que, si même on révoquait en doute quelques-unes de mes propositions, la plupart d'entr'elles seront bien accueillies. Celui qui les admettra, ne se refusera pas, du moins à mon avis, de conclure avec moi ce qui peut se conclure sans précipitation et sans faire violence aux faits connus : les Perses du temps des Achéménides, et surtout les nobles et la famille royale connurent la légende de Zarathushtra telle qu'elle se trouve dans l'Avesta, quant aux noms principaux qui y sont conservés, et beaucoup d'autres noms de héros et d'hommes pieux cités dans d'autres parties de l'Avesta. Ensuite entre les convictions religieuses et morales des Perses, pour autant que les noms créés par eux en sont l'expression, et les notions mazdéennes contenues dans l'Avesta, il existe une ressemblance que non-seulement personne ne peut méconnaître, mais qui même doit étonner, et qui pourrait être à peine expliquée suffisamment par la parenté nationale et par les dispositions homogènes d'esprit de ces deux races éraniennes. Par conséquent ces noms nous font supposer que la religion mazdéenne sut pénétrer peu à peu parmi les Perses depuis le commencement du VIe siècle et se répandit de plus en plus. Cependant à cause de la nature de cette source, h. e. — les noms à nous connus — on saurait difficilement préciser les limites de la marche, ou la manière et les moyens de ce mouvement. Aussi la ques-

tion, si les influences dont on parle, sont à attribuer à la tradition orale des idées et doctrines mazdéennes ou à la communication d'un livre écrit traitant cette religion, i. e. à l'Avesta, ne saurait être résolue par les noms. Cependant d'autres raisons rendent très vraisemblable l'existence de livres sacrés. Aussi j'accepte l'opinion qui soutient que les propagateurs en Perse de la religion mazdéenne n'étaient autres que les Mages mèdes Malheureusement, bien des choses dans cette question sont encore obscures, surtout les rapports entre les Mages et Darius après la chute de Gaumâta. Les vastes hypothèses de M. Oppert sur l'activité réformatrice du roi Perse Darius quant à la religion et au culte, ne peuvent être admises, parce que, à notre avis, on ne peut tirer aucune conclusion certaine du passage obscur, Bh. I, 63 sq. Tout ce qu'on peut considérer comme certain quant aux dispositions religieuses de Darius, et surtout quant aux rapports entre la religion des anciens Perses de l'époque des Achéménides, et celle du peuple avestique, le mazdéisme, a été recueilli par Spiegel, E. Ak. 3, 787. Ap. K. p, 107-109. Il faut surtout, ce me semble, insister sur ce fait que dans les inscriptions cunéiformes on ne trouve pas la moindre trace du dualisme, car dushiyâra, drauga et haina expriment quelque chose de purement matériel sans aucune idée accessoire de surnaturel. En outre dans les noms propres des anciens Perses, on ne trouve aucune indication du mauvais principe; et de plus ni Auramazda (1) que Darius et les autres rois invoquent si souvent dans leurs inscriptions, ni les Ameshaspentas ni le prophète Zarathushtra ne s'y trouvent mentionnés.

Je m'arrête à cette conclusion.

Peut-être cette étude sur les noms persans sera-t-elle continuée plus tard.

Deux-Ponts (Zweibrücken). PH. KEIPER.

(1) Excepté Oropasta (es) dans Justin. I, 9, frére de Gomêtès (v. sup.), expliqué justement par Bréal par Ahura+upastâ, « étant sous la protection d'Ormuzd. » Ahura=Aura=Ωρο=Oro et upa-stâ « aide, » germ. Bei-*stand*. Le nom Ormisdas (Hormisdas) ou Hormuzd, ne se rencontre qu'au temps des Sâssânides.